

**Ma vie, comme  
je m'en  
souviens...**



**André Thérien**

***MA VIE,  
COMME JE  
M'EN  
SOUVIENS...***

André Thérien

Droits d'auteur@ André Thérien

Publié par Ovide Bastien

ISBN : [978-2-925157-33-5](https://www.isbn-international.org/product/9782925157335)

L'auteur aimerait remercier la généreuse et patiente participation à la rédaction de ce récit, Ovide Bastien, qui est à la fois éditeur, rédacteur, correcteur, émule, ainsi que Danielle Turcot, sans qui ce livre n'aurait jamais vu le jour. Un vibrant merci, Ovide et Danielle!

# Table des matières

<i>Préface .....</i>	<i>1</i>
<i>Chapitre 1 - Ma naissance et petite enfance</i>	<i>3</i>
<i>Chapitre 2 - L'année des grands bouleversements .....</i>	<i>25</i>
<i>Chapitre 3 - La famille est dispersée .....</i>	<i>31</i>
<i>Chapitre 4 - Mon retour à Hull.....</i>	<i>43</i>
<i>Chapitre 5 - Retour en pension .....</i>	<i>53</i>
<i>Chapitre 6 - Le retour dans ma famille .....</i>	<i>69</i>
<i>Chapitre 7 - Ma nouvelle famille.....</i>	<i>75</i>
<i>Chapitre 8 - 1966-1967 - Retour « dans le monde » et reprise des cours à l'École normale .....</i>	<i>111</i>



# Préface

Ma vie comme je m'en souviens...

C'est bien le cas! Les témoins de mon enfance, et même de mon adolescence, au collège, mes professeurs, nous ont quittés depuis, de sorte qu'il m'est parfois impossible de valider ce que je raconte! Il faudra me croire sur parole, tout en sachant que l'événement raconté peut ne pas tout à fait s'être déroulé de la manière dont il est raconté ici, ou encore, de ce que vous en avez vous-mêmes retenu, si vous étiez présents. De sorte que, j'aurais pu titrer mon texte : « Le roman de ma vie » ou « La vie romancée d'André Thérien et de sa famille »!

Écrire sa vie fait appel inévitablement à sa mémoire. Or, quoi de plus fragile et de plus retord que la mémoire! Ne dit-on pas « que la mémoire est une faculté qui oublie! » Elle a le tour, parfois, de nous présenter les faits selon ce que nous souhaiterions qui soit arrivé, au lieu de ce qui s'est réellement passé! Nous sommes piégés par elle. Elle déforme les événements au gré de nos émotions, les embellissant ici et les noircissant là. De telle sorte que ce qui est raconté, après un si long séjour caché dans un de ces

Ma vie, comme je m'en souviens...

recoins où, parfois, nous aimerions ne pas aller, finit par être « une version » de ce qui a été vécu !

Nous sommes piégés par elle, quoi que nous fassions! Le mieux que nous puissions faire est de plonger, à rebours, dans notre vie et d'y aller au meilleur de nos souvenirs! Et, tant pis! si un ami ou un parent lecteur n'a pas vu les choses de la même manière! De toutes façons, l'autre n'aura d'autres choix que d'y aller selon ses propres souvenirs qui subiront le même sort de torsion.

Je souhaite que la lecture de cette tranche de vie, malgré certains de ses moments un peu gris, soit, pour chacun qui lira ces lignes, l'occasion de faire naître de beaux souvenirs.

# Chapitre 1 - Ma naissance et petite enfance

## *Ma naissance!*

Tout d'abord, le contexte peu banal de ma naissance! Comme les ont été, d'ailleurs, les naissances de Madeleine en 1939, l'année du début de la guerre, et de Richard, le 2 novembre 1941, au moment où les Américains entrent en guerre auprès des Alliés, suite au bombardement du 7 décembre 1941 à Pearl Harbor. Il n'y a que Francine, née le 10 décembre 1949, qui naîtra vraiment dans l'allégresse de la reprise économique des années '50 qui étaient à nos portes!

Donc, je suis né pendant la guerre, un lundi 22 mai 1944, en plein rationnement! Et comme il semble que le contexte dans lequel on naît nous influence pour la vie, je serai avide de m'entourer de choses que j'aime, d'avoir peur qu'il me manque quelque chose, comme pour compenser les privations que mes parents ont eu à endurer pendant la période de la Deuxième Guerre mondiale. Il me semble qu'il me manquera toujours quelque chose pour être heureux! Ce récit vous en convaincra peut-être?

Ma vie, comme je m'en souviens...

### *Mes parents*

Mon père, Raoul, est né un jeudi, 15 août 1907 et ma mère, Simone, le mercredi 27 décembre 1911. Leur enfance baigne dans l'atmosphère tourmentée et glauque de la Première Guerre mondiale.

Mes parents se sont mariés le samedi 2 mars 1935. Mon père, Raoul Thérien, âgé de 28 ans, mariait, en la paroisse Notre-Dame de Grâces de Hull, ma mère, âgée de 24 ans. Un an avant de se voir affublée du sobriquet de « vieille fille », la coutume à cette époque dès qu'une jeune fille atteignait l'âge de 25 ans!



Photo de noce de mes parents

Mon père sortait de chez les Frères de Sainte-Croix. Le frère Gérard - c'était son nom de religieux - avait été envoyé dans le Nord Québécois pour construire des maisons pour les missionnaires Oblats de Marie-Immaculée.

On raconte - nous n'en avons aucune preuve - que sa mère, Rose-Alma Champagne, aurait été Amérindienne et qu'elle

## Chapitre 1 - Ma naissance et petite enfance

aurait dû quitter sa réserve en épousant notre grand-père, Joseph-Alphonse Thérien, au 19<sup>e</sup> siècle. Peu instruite elle-même, elle aurait, toujours selon notre mère, préféré, la plupart du temps, garder son fils à la maison pour le faire travailler au lieu de l'envoyer à l'école. Ce qui fait que mon père sera peu instruit mais très habile de ses mains.

Ma mère ayant eu, très jeune, la poliomyélite, devait porter une attelle à une jambe et se déplacer à l'aide d'une béquille. Jeune adulte, sa sœur Jeanne, qui habitait Montréal, l'aurait amenée voir le Frère André à l'Oratoire Saint-Joseph. Ce saint homme lui aurait tout simplement dit d'aller porter son attelle et sa béquille dans l'oratoire et de retourner chez elle. Ce qu'elle fit. Sans avoir eu besoin d'attelle et de béquille. De là à crier au miracle, il n'y avait qu'un pas!

Elle serait revenue à Montréal, paraîtrait-il, lors des funérailles du Frère André, survenue le 6 janvier 1937, pour assister aux cérémonies. Notre mère était assez instruite, pour l'époque. Étant handicapée, elle avait eu la permission de ses parents de fréquenter l'école jusqu'en 5<sup>e</sup> année.



Raoul, 21 ans, en 1928

Ma vie, comme je m'en souviens...

Étant donné son état, elle était une personne toute désignée pour travailler assise. Elle a travaillé à Ottawa, au Ministère des Postes. Elle préparait les paquets de timbres à envoyer aux divers bureaux de poste. Elle travaillera également à faire de l'assemblage dans diverses imprimeries. Plus tard, quand je serai au collège, elle m'écrira de longues lettres sans aucune faute.

La Guerre 39-45, comme on l'appelle, fait encore rage en Europe!

Mes parents, Simone Côté et Raoul Thérien, auront traversé deux « grandes guerres » ainsi qu'une « guerre économique », le crash de 1929 qui fut la pire crise financière de mémoire d'homme!

Mes parents habitaient à Hull, dans la maison de la famille Thérien, au 79A Saint-Rédempteur, un logement de quatre pièces sur deux étages, d'une maison comptant trois logements. Mon oncle René avait hérité de cette maison lors du décès de ma grand-mère paternelle, Rose-Alma Champagne, la veuve de mon grand-père, Lorenzo Thérien.

Durant la Deuxième Guerre mondiale, mon père fut affecté à faire respecter le couvre-feu dans la ville de Hull. Il y avait toujours des gens qui oubliaient de s'assurer de ne pas laisser filtrer de la lumière par leurs fenêtres. La ville de Hull étant tout près d'Ottawa, la capitale du Canada, notre ville subit de nombreux « blackouts » afin d'éviter que l'ennemi, les Allemands, bombardent la capitale et probablement la ville de Hull également.

Que nous le voulions ou pas, ces événements laissent des traces dans tout! Même dans le lait maternel de ma mère, qui, paraît-il, se serait tari après seulement une semaine d'allaitement! J'ai donc dû partager le lait de vache, si précieux, avec ma sœur et mon frère, et ce, en plein rationnement!

## Chapitre 1 - Ma naissance et petite enfance

C'est dans ce contexte très particulier que mes parents uniront leur destinée samedi, le 2 mars 1935. Ils devront attendre en 1939 pour enfin mettre au monde une belle petite fille, nommée Madeleine!

Madeleine, ma grande sœur et l'aînée de la famille, est une dynamique jeune fille. Celle, dit-on, qui parvenait à amadouer notre père pour obtenir ce qu'elle voulait! Elle faisait partie du mouvement Guide de la paroisse. Très sociable, elle avait plusieurs amies qui venaient jouer dans notre cour. Elle était l'amie, entre autres, d'une jeune fille du nom de Claudine Laroche.

Mon grand frère, Richard, a déjà 3 ans quand je suis né. Une énorme différence d'âge, quand on est petit! De sorte que, le petit frère, qui veut suivre le grand frère, n'y parvient pas toujours!



André, environ 2 ans

Et le grand frère fait tout pour semer son petit frère! Il en sera ainsi jusqu'à notre retraite, moment où nous deviendrons voisins à Saint Calixte! Nous développerons, au

Ma vie, comme je m'en souviens...

fil des ans, une belle complicité! Nous nous échangerons des services et deviendrons des partenaires de golf!

On a dit de lui qu'il pleurait souvent quand il était petit. On peut se demander pourquoi, car un enfant, ça ne pleure pas pour rien. De quels besoins souffrait-il, auxquels on n'a pas répondu? Avait-il davantage besoin de caresses, de se faire prendre et bercer? Il est vrai, qu'à cette époque, les parents cajolaient moins les enfants, mais il faut aussi tenir compte que notre mère avait, à ma naissance, trois petits enfants sur les bras. Quand je suis né en 1944, Madeleine avait 5 ans et Richard 3. Ça faisait plusieurs enfants en bas âge en même temps. Et notre père était loin d'avoir le tour avec les petits enfants. Notre mère disait souvent en parlant de lui :

« Il a le courage d'emplir la cour, mais qu'il n'a pas la patience de les élever! »

Ce qui en dit long sur ses habiletés à prendre soin des enfants! Il était surtout là pour nous punir en nous donnant des coups avec sa ceinture! Le slogan de l'époque était :

« Qui aime bien, châtie bien! »

Il appliquait ce dicton à la lettre!

J'ai conservé très peu de souvenirs de gestes affectueux prodigués par mon père. Cependant, des souvenirs me reviennent spontanément : un soir, après souper, je me revois en train de marcher sur le trottoir, mon père me tenant par la main alors que nous nous dirigeons chez son frère Wilfrid qui construisait à cette époque, une maison pour l'une de ses cinq filles à Wrightville.

Une autre fois, j'étais assis entre les jambes de mon père assis sur une chaise en train de compter des billets de banque, la mine heureuse d'avoir entre ses mains autant d'argent.

Une soirée d'été, nous sommes dans la balançoire. Papa nous avait acheté chacun un cornet de crème glacée. Richard était

## Chapitre 1 - Ma naissance et petite enfance

allé chez le médecin et il portait un couvre-œil de pirate. Durant la journée, il avait importuné Madeleine qui jouait avec une amie à la poupée, dans le hangar. Il les agaçait par un trou de nœud dans une des planches, et Madeleine avait pris une poignée de chaux dans une cuve, et lui avait lancé à travers le trou juste au moment où il regardait, l'œil collé dans le trou. Il a reçu la chaux directement dans l'œil! Inutile de dire que cette fois-là, Richard pleurait pour quelque chose!



Richard, 11 ans

Richard a toujours eu besoin qu'on vienne vers lui plutôt que d'aller aux autres. C'est une personne secrète, qui ne se dévoile pas beaucoup et qui a horreur qu'on fouille dans ses affaires. Encore aujourd'hui, il a des tiroirs barrés à double tours! Moi, je suis tout le contraire de lui. Petits, j'étais toujours sur ses talons. Et je n'ai pas beaucoup changé; alors que lui, il est sensiblement demeuré le même; mais il apprécie que nous soyons à proximité! Ça le rassure, je pense. Nous aurons ensemble de très bons moments à jouer au golf!

Le 8 mai 1945 mes parents célèbrent la fin de la Deuxième Guerre mondiale. J'ai déjà un an le 22 mai de cette année-là.

Les soldats canadiens rentrent au pays. C'est le cas de M. Payette, notre voisin du 2<sup>e</sup> étage. Il avait également participé

à la guerre de 1914-18. On m'a raconté que ce valeureux soldat se cachait sous son lit, son casque de fer sur la tête, lorsqu'il y avait de gros orages!

La vie reprend peu à peu son cours normal. La compagnie Booth's reprend la production du papier journal pour l'Europe en manque de papier pour ses journaux. C'est dans cette compagnie que mon papa sera préposé à l'entretien et en approvisionnement en charbon des hauts fourneaux pour la fabrication de la pâte à papier. C'est également dans cette compagnie que travaillera son frère, Wilfrid, conducteur de camion, ainsi que ma tante Anna, la sœur de ma mère, qui aura comme travail d'emballer le papier fin que la compagnie se mettra à produire pour alimenter les bureaux du Gouvernement du Canada qui seront construits au fil des ans. De sorte que la ville de Hull, qui était d'abord une ville ouvrière, deviendra peu à peu, une ville de fonctionnaires fédéraux.

Nous demeurions toujours dans notre petit 41/2, au 79A St-Rédempteur, dans la Paroisse Sainte-Bernadette. Le curé Rolin continuait, tous les dimanches, à rappeler régulièrement à ses paroissiens qu'il ne fallait pas empêcher la famille. Les couples mariés devaient accepter d'accueillir les enfants que le Bon Dieu leur donnerait.

Dans notre famille, Madeleine jouait bien son rôle d'aînée : elle allait avoir 5 ans le 8 septembre et elle se préparait déjà à entrer en maternelle à Ottawa. Un exploit, pour une enfant de cet âge! Elle prenait toute seule l'autobus de la ville et le chauffeur la faisait descendre en face de son école. Il en fallait du cran pour faire ça! Il fallait surtout que la maman fasse confiance à l'adulte qui conduirait l'autobus cette journée-là! Elle était en avance sur son époque. Les classes de maternelle viendront beaucoup plus tard au Québec.

## Chapitre 1 - Ma naissance et petite enfance

Richard aura 4 ans le 2 novembre 1944. Il accompagne notre mère dans ses déplacements dans la maison. Il est solide sur ses jambes et il peut déjà monter l'escalier pour aller faire sa sieste de l'après-midi tout seul.

Moi, j'ai eu 3 ans en mai 1947. J'essaie de suivre mon grand frère partout où il va, même dans l'escalier! Maman me l'interdit! C'est trop dangereux! Je pourrais tomber.

Elle a trois enfants en bas âge! Toute une corvée pour une femme seule. Trois repas à prévoir. Le mari parti tôt le matin et qui rentrera fourbu et plein de poussière de charbon. Auront-ils une nuit sans pleurs d'enfants? Faudra-t-il accueillir le petit dernier entre eux, dans le lit, pour le consoler de son mauvais rêve?

Je me souviens d'une fois où j'avais fait un cauchemar, j'étais allé réveiller ma mère qui m'avait fait monter dans le lit, entre eux deux, pour terminer la nuit. Mon père dormait. J'avais soulevé un peu la couverture, papa n'avait pas son pantalon de pyjama et j'avais aperçu son pénis.

Heureusement, ma tante Anna sera disponible pour venir garder samedi soir, car cela permettra à mes parents d'aller voir un nouveau film au Cinéma de Paris, sur la rue Principale. Un petit répit!

Les repas du midi, en l'absence de mon père, étaient plus détendus et joyeux. Nous avions le droit de parler. Je me rappelle le jour où maman m'annonce, un midi, quand Madeleine revient de l'école Sainte-Bernadette pour dîner, que j'aurai bientôt 4 ans! Madeleine, qui sait déjà compter, m'indique l'âge que j'aurai bientôt en utilisant les quatre doigts de sa main droite! Et, elle indique ensuite à Richard qu'il devra attendre encore longtemps avant d'avoir 5 ans, en lui montrant une pleine main de doigts!

Mes parents veulent espacer les naissances. D'une part, comme plusieurs autres familles, ils ne font que commencer

Ma vie, comme je m'en souviens...

à se ramasser un peu d'argent pour se donner un peu de confort. D'autre part, ma mère risque sa vie à chaque fois qu'elle accouche.

Lorsque je suis venu au monde le docteur a bien prévenu mes parents de retarder le plus possible une prochaine grossesse. Ne plus avoir d'enfant serait l'idéal, a-t-il ajouté. Il avait dû remettre en place l'utérus de ma mère après ma naissance, mais il ne savait pas s'il y parviendrait encore après une autre naissance. Il n'y a vraiment pas de chance à prendre.

Lors de ma naissance, ce docteur avait demandé à mon père :

« S'il y a des complications, on sauve la mère ou l'enfant? »

Mon père aurait répondu :

« Sauvez la mère. »

Pourtant, le curé Rolin continue à rappeler, de façon quasi obsessive, le devoir conjugal auquel sont astreints mes parents.

Un des dimanches de l'Avent, ma mère était allée seule à une basse messe car notre tante Anna n'avait pas pu venir nous garder ce dimanche-là et notre père nous gardait. Profitant de la venue au monde de l'enfant Jésus, à Noël, notre bon Curé s'était permis de marteler encore le devoir de tout bon chrétien: donner à l'Église un autre petit à faire baptiser. Cette fois-ci, le doigt baladeur du Curé osa s'attarder sur la tête de ma mère, selon ce qu'elle m'a raconté. De plus, lorsqu'elle se présenta à la Sainte Table pour recevoir la communion, le Curé passa tout droit sans lui donner la communion!

Revenue à la maison, mon père remarqua qu'elle avait pleuré. Il lui demanda ce qui s'était passé. Elle lui raconta ce qu'elle venait de subir de la part du Curé. Elle avait été

humiliée devant tous les paroissiens qui assistaient à la messe.

Constatant l'humiliation qu'elle venait de subir, mon père, prompt de caractère, s'emporta et jura à notre mère que ça ne s'arrêterait pas là. Il fallait absolument essayer d'expliquer au Curé les bonnes raisons qui faisaient que sa femme ne pouvait plus avoir d'autres enfants. Qu'ils en avaient déjà trois et considéraient qu'ils avaient fait leur part.

Mon père est donc aller voir le Curé au presbytère pour lui expliquer qu'ils avaient déjà trois enfants et qu'ils avaient fait leur part. Et il précisa le danger que représentait pour sa femme un autre accouchement.

Ce dernier, cependant, demeura sur ses positions. Il aurait même dit à mon père :

« Si c'est la volonté de Dieu que votre femme donne sa vie en mettant au monde un enfant du Bon Dieu, ce sera fait selon la volonté de Dieu! »

Mon père déboutonna le haut de sa chemise, fouilla dans le haut de sa combinaison et arracha son scapulaire du Tiers Ordre auquel il était membre, et le lui lança au visage et est ressorti en claquant la porte.

À cette époque, les relations sexuelles étaient strictement réservées aux couples mariés. Et les couples mariés avaient le devoir d'avoir des relations sexuelles uniquement en vue d'avoir un enfant. Les couples n'avaient pas le droit d'empêcher « la famille » comme on disait dans ce temps-là! Malheur à ceux qui dérogeaient à cette loi de l'Église! On leur interdisait les sacrements et on les pointait du doigt. La pression était énorme sur les couples qui n'avaient pas eu d'enfants dans l'intervalle des deux dernières années! Mes parents étaient dans cette situation.

Ma vie, comme je m'en souviens...

Cette situation était d'autant plus odieuse que ce même curé Rolin, selon ce que me racontait récemment mon frère Richard, abusait sexuellement d'enfants de chœur.

J'allais avoir 4 ans et mes parents n'attendaient pas un autre enfant.

*Une rare photo de famille!*

À l'occasion de Noël, mes parents ont fait venir un photographe à la maison pour une photo de famille.

J'ai la photo dans mon album. Une très belle photo! La seule que nous ayons. La photo est prise dans le salon. Je suis assis sur le genou droit de mon père. L'air sérieux! Je me souviens que quelques minutes avant la prise de la photo, j'avais pleuré; mais je ne me souviens plus de la raison de mes larmes, mais elles sont encore visibles sur mes longs cils. Richard est assis sur un coin du fauteuil de ma mère, un sourire gêné sur les lèvres, prenant très peu de place. La grande sœur, debout au centre de la photo bien campée, les mains appuyées sur les bras de fauteuils des parents. Elle est l'aînée de la famille et elle joue bien ce rôle!



De gauche à droite : André, Raoul, Madeleine, Simone et Richard

## Chapitre 1 - Ma naissance et petite enfance

Je vais avoir 4 ans le printemps prochain et j'ai de plus en plus de souvenirs dans ma petite mémoire : une mémoire affective! Émotive, je dirais! Comme le souvenir de la fameuse prise de photo de Noël de 1947. La seule photo de famille que nous ayons, d'ailleurs!

Madeleine a eu 8 ans en septembre, Richard aura 6 ans en novembre; je suis le petit dernier qui essaie de suivre les plus grands partout où ils vont. Richard déteste que je sois constamment sur ses talons et il s'en plaint à notre mère, qui lui demande de jouer un peu avec moi. Madeleine n'est pas souvent à la maison. Elle joue avec son amie Claudine, notre voisine. La vie est de plus en plus facile et le souvenir des privations de la guerre s'estompe peu à peu. Les parents continuent à subir la pression du Curé qui leur demande à quand le prochain enfant. Que font-ils (ou que ne font-ils pas)? Toujours est-il que la vie se présente sous un meilleur jour pour eux.

### *La naissance de ma petite sœur Francine*

Mes parents auraient-ils fini par céder à la pression du Curé?

Ce qui devait arriver arriva. Le 10 décembre de l'année 1949, notre mère donnait naissance à son quatrième et dernier enfant, Francine. Avant l'accouchement, le médecin demanda à mon père:

« En cas de pépins, on sauve la mère ou l'enfant? »

Sans aucune hésitation mon père lui répondit encore une fois :

“Sauvez la mère! Elle en a trois autres à la maison qui ont besoin d'elle!”

La mère et l'enfant s'en sortirent! Lors de cet accouchement, ma mère a fait un long séjour à l'hôpital avant les festivités

Ma vie, comme je m'en souviens...

de Noël. Ses relevailles furent difficiles et longues, accompagnées peut-être d'une opération quelconque, peut-être au foie.

Pendant ce temps, la solidarité familiale a fait en sorte que chacun des enfants fut gardé par une tante. Moi, j'irais à Gatineau Mills chez ma tante Alice, une sœur de notre père. Richard ira chez ma tante Germaine, l'épouse de Wilfrid, un frère de mon père, et Madeleine irait chez ma tante Alice, une sœur de papa.

*Maman est à l'hôpital*

*Je fais un séjour à Gatineau-Mills, chez ma tante Alice et mon oncle Romeo qu'on appelait Méo.*

De la salle à dîner, une porte donnait directement à une écurie où mon oncle Méo élevait ses chevaux de course. À mon souvenir, il en avait trois ou quatre.

Un jour, Carol, l'aîné des fils avait attelé deux chevaux à un traîneau à deux lisses et passait devant l'entrée dans une neige fraîchement tombée. J'aurais bien aimé l'accompagner mais je venais juste de rentrer de dehors et ma tante ne voulait pas avoir à me rhabiller encore une fois. Ce fut pour moi une grande déception.

Je me suis consolé en jouant sur le plancher de la salle à dîner avec une petite auto dont une des roues en avant était brisée. Je trouvais ça intéressant, car je pouvais la faire tourner à gauche ou à droite; ce que les autres petites autos ne pouvaient pas faire!

*Une déception*

Noël approchait à grands pas et la convalescence de ma mère se poursuivait.

Sous le sapin que notre père était parvenu à monter et garnir le soir du 24 décembre, les cadeaux étaient disposés, mais, cette année-là, non enveloppés. J'avais demandé au Père-Noël une voiture dans laquelle on s'assoit pour pédaler et avec un vrai volant. Quand j'ai descendu l'escalier et regardé sous le sapin, il n'y avait pas MA voiture. Seulement des petites voitures de plastique et un petit garage... en plastique!

Ce fut un Noël très simple car maman venait tout juste de sortir de l'hôpital et n'avait pas eu le temps d'emballer les cadeaux et une partie de l'argent normalement consacré aux cadeaux avait servi à payer une partie du séjour de maman à l'hôpital. Le reste de la facture avait été emprunté à la Household Finance.

Notre père travaillait très fort et à petit salaire! Peu instruit, mais très habile de ses mains et très débrouillard, il a dû être très apprécié! Son emploi consistait à alimenter en charbon les hauts fourneaux qui servaient à chauffer la pâte qui deviendra du papier. Un travail très salissant et dangereux.

*Je me suis senti humilié*

Un soir après souper, mon père était en train de me laver dans l'évier de la cuisine, (car nous n'avions pas de bain dans la maison), lorsqu'une personne, un homme dans mon souvenir, est entré par la porte arrière alors que j'étais nu debout sur le comptoir. Pourquoi ai-je retenu cet événement de cette époque de ma vie, alors que j'avais environ 5 ans, et pas d'autres?

Je pense que notre mémoire se met au service de notre ressenti parfois, et elle choisit d'enregistrer ce qui dérange notre sensibilité. Il y a sûrement d'autres explications plus scientifiques, mais celle-là me plaît bien!

Ma vie, comme je m'en souviens...

### *J'entre à l'école*

J'entre à l'école et, dans mon sac, il y a un livre de lecture. Je ne me souviens pas d'avoir tenu un livre dans mes mains avant mon arrivée à l'école. Est-ce parce que les livres pour enfants n'étaient pas nombreux? Est-ce parce qu'il n'y avait pas de bibliothèque municipale? Étaient-ils trop dispendieux pour les moyens de mes parents?

Il faut dire qu'à l'époque, les livres scolaires n'étaient pas fournis par l'école. Nous devions les acheter auprès des enfants qui changeaient de degré afin que ceux-ci puissent acheter les livres du degré auquel ils étaient rendus. D'où l'importance de les couvrir et de les garder propres afin de pouvoir les refiler à un autre enfant qui entre à l'école à son tour.

Je suis en 1<sup>ère</sup> année. Au début de l'été, le 28 juin 1950, je recevais mon vaccin antivariolique obligatoire pour pouvoir entrer à l'école.

Le 2 juillet, le Dr Ray confirmait que le vaccin était réussi. J'en ai encore la cicatrice à mon épaule gauche. Ma première année commence mal! Nous n'avons ni local, ni institutrice.

Nous passons notre premier avant-midi d'école assis au sous-sol de l'église. Sur la scène, il y a un décor de pièce de théâtre.

Nous nous demandions quand les acteurs allaient arriver sur la scène! Ils ne sont jamais apparus sur scène! Mais il y avait cette belle scène d'automne à admirer!

Le lendemain, nous avons notre classe et une « Maîtresse »! Une jeune demoiselle de 17 ans engagée la veille, pour débiter sa première année d'enseignement! Elle apprend « sur le tas! Et nous aussi! » (Des informations obtenues de ma mère.)

## Chapitre 1 - Ma naissance et petite enfance

En plus d'apprendre à lire, écrire et compter, il fallait apprendre à devenir un bon chrétien!

Je me prépare à faire ma première communion et ma confirmation. C'était obligatoire pour devenir un bon chrétien.

Et devenir officiellement membre de la paroisse Saint-Rédempteur. J'avais une petite longueur d'avance puisque j'habitais sur la rue Saint-Rédempteur!

Avant de communier pour la première fois durant la messe de notre première communion, il faut se pratiquer à communier! Ce n'est pas parce qu'on sait manger qu'on sait communier!

Quelques jours avant le grand jour, notre maîtresse nous fait pratiquer. Et croyez-le ou pas, on peut manquer son coup et ne pas bien communier! Ça arrive si l'hostie touche à nos dents, par exemple, ou si l'hostie colle à notre palais! Il ne faut surtout pas aller la décoller avec ses doigts! Ce n'est vraiment pas évident! Je ne savais pas que nous pouvions échouer à bien communier!

Mais c'est arrivé! La maîtresse m'a chicané parce que l'hostie déposée sur ma langue a malencontreusement touché à mes dents! J'étais très déçu d'avoir échoué! Même là-dedans! Pourtant ma mère m'avait bien montré à manger! Quelle déception ça va être pour elle d'apprendre que je ne savais pas comment manger l'hostie! Elle m'a dit :

« L'hostie, il ne faut pas la mâcher, il faut l'avaler tout rond! C'est pour ça qu'elle est ronde, d'ailleurs! »

Ce fut mon premier échec à l'école! Qui sera suivi, malheureusement, de beaucoup d'autres échecs!

Ma vie, comme je m'en souviens...



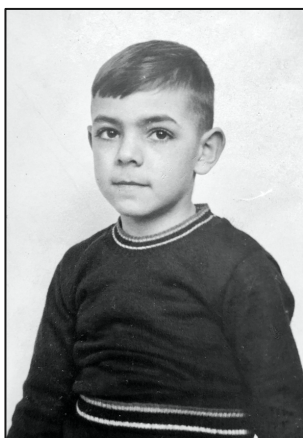
Photo de ma première communion : je suis le premier de la première rangée à gauche

Mais, à bien y penser, j'étais juste un peu en avance sur mon temps! Aujourd'hui, on peut mâcher l'hostie que le prêtre nous a mise dans notre main!

Je me fais encore « chicaner » à l'école!

Un matin, à l'école, il y avait un examen quelconque en classe. J'ai regardé chez mon voisin de pupitre (c'était un pupitre double) et la maîtresse m'a traîné chez le Directeur en disant que j'avais triché. Moi, je me débattais, je ne voulais pas y aller et je ne savais pas pourquoi je devais aller chez le Directeur pour avoir regardé sur la copie du voisin. Cet événement m'a très fortement marqué. J'ai développé une peur bleue du Directeur, comme j'avais une peur bleue de mon père, qui, il me semblait à cette époque, ne faisait que me chicaner ou me frapper avec sa ceinture. Pourtant, si ma mémoire m'est fidèle, le Directeur ne m'a même pas

chicané! Il m'a fait asseoir sur une chaise pendant quelque temps, le temps de sécher mes larmes, avant de venir me reconduire dans ma classe.



André, 7 ans

L'année où j'ai doublé ma 2<sup>e</sup> année!

Je suis en 2<sup>e</sup> année à l'école Saint-Thomas-d'Aquin.

Ma nouvelle enseignante n'a pas plus d'expérience que celle de l'année dernière! Ce qui inquiète ma mère. Et moi je n'avais pas encore appris que j'étais à l'école pour apprendre car je n'ai pas appris assez pour passer en 3<sup>e</sup> année! Les Français appellent ça « un cancre »! Quelqu'un qui ne parvient pas à apprendre suffisamment pour monter d'un barreau de plus dans l'échelle scolaire!

L'auteur et professeur de pas moins de 30 publications, Daniel Pennac, raconte dans son livre « Chagrin d'école », comment il en a arraché à l'école pour satisfaire les exigences du « système » scolaire et il a porté l'étiquette de « cancre » dans son dos jusqu'à ce qu'il rencontre des professeurs qui croiront en son talent et y mettront les efforts nécessaires! Comme quoi il ne faut jamais désespérer de rien. Comme Daniel Pennac, je parviendrai à surmonter

Ma vie, comme je m'en souviens...

toutes les difficultés académiques et deviendrai plus tard un professeur, grâce à d'excellents enseignants qui auront su croire en mes capacités.

#### *La cour de récréation*

La vieille école Saint-Thomas-d'Aquin était construite au bord de la rivière et la cours de récréation, en plus d'être petite, ne permettait pas l'utilisation des ballons-chasseurs et des balles.

Ça faisait en sorte qu'il y avait très peu de jeux, mise à part le jeu de ballon poire. Tout ce qui peut être lancé ou botté était à risque d'aller flotter sur la rivière. C'est ce qui est arrivé à la balle bleu-blanc-rouge que notre maîtresse nous avait achetée pour jouer à la récréation. Elle s'est retrouvée dans la rivière! Et ce fut la fin des jeux pour nous pendant la récréation!

Il y avait le jeu de ballon-poire sur un poteau et celui qui tourne sur une barre horizontale. Il y en avait de différentes hauteurs. Mais nous, en 2<sup>e</sup> année, nous n'avions pas beaucoup la chance de jouer, les plus grands monopolisaient tous les ballons. Un jeu qui revient à la mode dans les cours de récréations.

Aujourd'hui, la cour de récréation est le prolongement de la classe et les jeux sont organisés afin que les enfants continuent de se développer durant la récréation.

Mais dans la cour de récréation que j'ai connue, faute de moyens financiers probablement, nous n'avions pas beaucoup de jeux organisés. Nous étions laissés à nous-mêmes! Cette vieille école a été démolie!

#### *Les dîners à la maison et les retours d'école*

À l'école, il n'y avait pas de dîner ni de service de garde après l'école. Lorsque nous restions à l'école après 4h, c'était parce que nous étions en pénitence. Il n'y avait pas de

temps de récupération non plus; sinon j'y serais resté régulièrement.

Les enfants allaient tous dîner à la maison. Nous quittions l'école à 11h30 et nous revenions pour 1h00.

Dès que nous entrions à la maison, maman nous servait un bon dîner chaud. Ça pouvait être une bonne soupe avec un sandwich; parfois c'était des frites maison avec du jambon. Et pour dessert; du jello ou une pointe de tarte maison ou un morceau de gâteau. Chez nous, les desserts étaient importants. Notre père avait la réputation d'avoir la dent sucrée! Nous en profitons! Maman faisait de bons desserts!

Je garde aussi le souvenir que notre père avait plusieurs dents cariées... Mais, à cette époque, on allait chez le dentiste seulement quand on avait mal aux dents. À ce stade, la dent était irréparable et on l'arrachait! Les fabricants de dentiers étaient prospères!

Je me souviens qu'une fois, pendant le dîner, nous avons joué avec notre mère au jeu : « quel âge je vais avoir en 1958 ou 1965? » Et notre mère calculait dans sa tête l'âge que nous aurions ces années-là!

Après le dîner, notre mère s'assurait que nous avions lavé nos mains et elle nous peignait avant de nous envoyer à l'école. Nous n'avions pas le droit de salir notre linge d'école. Dès le retour à la maison, nous devions changer de linge pour garder notre linge d'école propre.

À ce sujet, je garde un triste souvenir. Un soir de printemps, je revenais de l'école et ma mère a remarqué que le bas de mes pantalons était mouillé. Elle m'a demandé ce qui était arrivé. Je lui ai répondu que la neige fondait et qu'il y avait des flaques d'eau sur les trottoirs.

Quand mon père est revenu du travail, maman lui a dit que j'avais joué dans l'eau avec mes pantalons d'école. Il m'a

Ma vie, comme je m'en souviens...

fait monter dans notre chambre, m'a fait déshabiller et, une fois en combinaison, il a sorti sa ceinture pour m'en donner des coups. Je lui ai dit, tout penaud :

« Attends j'ai envie de pipi; je vais aller à la toilette avant. »

J'ai remarqué que mon père avait un léger sourire en coin! Ma fessée n'a pas été très douloureuse, cette fois-là! Comme si mon père voulait me dire que ma faute n'était pas très grave...

Mais, je garde encore en mémoire un matin de fin de semaine, probablement un samedi, où nous nous étions réveillés un peu trop tôt, nous jouions aux cowboys au pied de notre lit avec une ceinture de robe de chambre en guise de guides, nous imitions le hennissement de notre cheval, lorsque soudainement, notre père est arrivé, en colère après nous, nous menaçant de nous frapper avec sa ceinture, parce que nous faisons trop de bruits et l'avions réveillé, le seul matin où il pouvait rester au lit un peu plus longtemps. Il était comme ça! « Il n'avait pas la patience de nous élever, » comme disait notre mère.

## Chapitre 2 - L'année des grands bouleversements

*Ma 2<sup>e</sup> année, en 2<sup>e</sup> année!*

En septembre 1952, je me retrouve encore en 2<sup>e</sup> année...

L'année scolaire était bien amorcée; l'Halloween, cette année-là, tombait un vendredi! Le lendemain étant congé, de nombreux enfants de la paroisse Sainte-Bernadette frappent aux portes des maisons déguisés avec de vieux vêtements, souvent trop grands pour eux, et portent un masque pour effrayer les enfants comme Francine et moi qui sommes demeurés à la maison. Francine allait avoir 3 ans le 10 décembre prochain et moi, je ne pouvais pas passer l'Halloween, ayant un ongle d'orteil incarné et ne me déplaçant dans la maison qu'en me tenant sur les dossiers de chaises. Cette année-là aurait été la première fois que je passerais l'Halloween! J'étais enfin assez vieux pour sortir dans le noir et quêter des bonbons. J'étais bien déçu! Si j'avais su, à ce moment-là, que je n'aurais plus jamais l'occasion de passer l'Halloween comme enfant, j'aurais été encore bien plus triste. Madeleine et Richard avaient accepté de partager leur cueillette avec moi et Francine.

Ma vie, comme je m'en souviens...

Nous nous préparions à célébrer la Sainte-Catherine à l'école le 25 novembre.

À cette époque, dans les écoles catholiques du Québec, l'Halloween étant une fête païenne, ne pouvait pas être fêtée. Elle était remplacée par la fête de Sainte-Catherine. On raconte que la religieuse Marguerite Bourgeois, au début de la colonie, avait fabriqué de la tire le jour de la fête de Sainte-Catherine et en avait donné à ses élèves Français et Amérindiens.

Le matin du 21 novembre, papa était sur le point de partir travailler. Maman avait fait de la tire Sainte-Catherine et du toffee aux arachides et elle en avait mis dans la boîte à lunch de papa qui avait quand même réussi à en « voler » un morceau à même nos boîtes que maman avait préparées pour apporter à l'école la semaine suivante. Il s'était fait gronder par maman; elle lui a dit :

« C'est pour les enfants! »

Ce matin-là allait être la dernière fois qu'il partait travailler...



Ma sœur Madeleine, en costume de Jeannettes

## Chapitre 2 - L'année des grands bouleversements

C'est Madeleine qu'on rappellera de l'école, ce fameux vendredi matin, le 21 novembre 1952, pour nous faire à dîner et pour nous annoncer que notre père avait eu un accident à son travail à la compagnie Eddy-Booth's et qu'il était mort.

Eddy-Booth's était papeterie spécialisée dans la fabrication de papier journal et de papier fin. Une compagnie où travaillait bon nombre de citoyens de la ville de Hull, dont notre bonne et tellement généreuse « ma tante Anna », une des sœurs de notre mère, qui était presque notre deuxième mère! Notre oncle Wilfrid, un des frères de notre père travaillait également pour cette compagnie; il conduisait un camion.

C'est très triste à dire, mais quand Madeleine, notre grande sœur, nous apprendra à Richard et moi, que notre père était mort, lors d'un accident de travail, je me suis mis à rire, en pensant qu'il ne nous chicanerait plus. J'ai reçu cette triste nouvelle comme un soulagement...

Dans ma vie j'aurai des hommes qui seront pour moi le père que je n'ai pas eu. Mettre ce paragraphe après l'annonce de la nouvelle

Notre mère se retrouvait seule pour élever ses quatre enfants de 3 à 13 ans.

L'année 1952, je ne le savais pas encore, demeurera l'année où ma vie, ainsi que celle de toute la famille, allait prendre un virage qui modifierait complètement notre parcours de vie.

Je n'ai jamais vu ma mère désemparée à ce point! Un peu comme si mon père l'avait laissée tomber, abandonnée, seule avec ses quatre enfants.

Je crois qu'elle pleurait surtout de désespoir. Quand nous voyions pleurer notre mère, nous nous mettions à pleurer avec elle. Un matin où nous nous préparions à nous rendre

Ma vie, comme je m'en souviens...

au salon funéraire pour accueillir les nombreux visiteurs qui se présentaient au salon, (car notre père étant décédé lors d'un accident de travail chez le principal employeur de la ville) elle nous avait reprochés de ne pleurer que lorsqu'elle pleurait! Nous pleurions de la voir si triste. Nous, nous ne mesurions pas comme elle, les nombreuses conséquences du décès de notre père. Nous allions les vivre assez rapidement.



De gauche à droite debout : Josaphat, Rose, et Raoul  
Accroupi : René

L'été avant que notre père meure, notre oncle René (que nous prononcions « Rinné », s'était marié avec la fille du locataire d'en haut, Fernande Payette.

Notre « tante Fernande » était connue pour être très près de ses sous et peu dépensière. Elle craignait peut-être que notre

oncle René fasse des largesses à notre mère. Surtout qu'il avait dit à notre mère, quand notre père est décédé :

« Avoir su, je t'aurais attendu! »

Ça en disait long à propos des motifs qui l'avaient amené à se marier avec la fille de M. Payette.

Malgré toute sa bonne volonté, notre mère ne parviendra pas à reprendre sa vie en main, ainsi que celle de ses quatre enfants. Gérer le quotidien d'une maisonnée, voir à notre éducation ainsi qu'à la gestion financière de la famille, c'était trop pour elle. Et ce, malgré la bonne volonté de notre oncle René qui était d'une grande aide. Ce qui inquiétait beaucoup son épouse Fernande. Elle a vite exigé de notre oncle de laisser notre mère se débrouiller avec ses troubles. En autant qu'elle continuait à payer son loyer. Ma mère payait seulement \$20 par mois car mon père assurait la responsabilité de l'entretien de la maison de deux étages. Notre grand-mère Thérien avait choisi de donner la maison à notre oncle René, croyant qu'il ne serait jamais capable de gagner sa vie, miraculeusement guéri de la tuberculose.

Ce qui devait arriver arriva! Richard et moi, maintenant libérés de la crainte de recevoir la « strap » de notre père, n'étions pas très coopératifs et notre mère n'arriva pas à nous discipliner. Elle en parla donc avec M. le curé Rolin, qui lui conseilla fortement de nous « placer » au collège et de se trouver un autre mari pour l'aider à gérer sa famille.

Il était temps! Richard et moi étions sur une pente qui aurait pu nous amener à la délinquance. Richard avait un ami, Gérard Boucher, qui avait la bride sur le coup. Son père était gérant d'un Hôtel tenue par des gens peu recommandables... Et moi, j'étais le « leader » d'un groupe d'amis dont les parents leur interdisaient de me fréquenter.

*Notre premier voyage en train*

Et le mois de décembre arriva! Les Fêtes approchaient!

Notre mère avait une tante qui habitait à Montréal au 2168 Bordeaux. Celle-ci, étant donné le décès de notre père, décida de nous inviter, toute la famille, à célébrer Noël et le jour de l'An chez elle. Tante Jeanne et oncle Florian hébergeaient également leur fille, Jeannine, et son mari Adolphe, ainsi que leur deux filles, Gislaine et Hélène, ainsi que leur grand-père Lachapelle, qui avait une toute petite chambre donnant sur le balcon. Grand-papa Lachapelle avait été dans la marine durant la Première Guerre mondiale et il avait sur son bureau de très grosses jumelles de marin. Il nous les prêtait et nous regardions le centre-ville de Montréal avec ces très lourdes jumelles.

*Un modèle de générosité*

Un mot sur tante Jeanne et cousine Jeannine!

Deux femmes au cœur immense comme le monde!

Tante Jeanne vivait, avec son mari Florian, plombier à la ville de Montréal, dans un logis de six pièces avec trois générations! Le logis ne comportait qu'un évier situé dans la cuisine, et une toilette sans évier ni bain. Tout ce monde se lavait dans la cuisine derrière un rideau une fois par semaine et nous arrivons, quatre enfants et notre mère, dans ce logis pour fêter Noël !! C'est extraordinaire!

Jeannine avait hérité du grand cœur de ses parents; j'y reviendrai un peu plus loin au chapitre de l'orphelinat Saint-Arsène.

## **Chapitre 3 - La famille est dispersée**

En janvier 1953, la famille éclate!

Les quatre enfants de Simone Côté et de Raoul Thérien sont dispersés!

Richard est envoyé à l'orphelinat Saint-Arsène, dirigé par les Frères de Saint-Gabriel, situé sur la rue Christophe Colomb.  
« Il monte » en 6<sup>e</sup> année.

Moi, on m'envoie au couvent des Sœurs cloitrées à Ville Jacques-Cartier, (aujourd'hui Longueuil).

Madeleine ira au couvent des Sœurs Grises à Ottawa.

Francine, qui n'a que 3 ans, est envoyée dans une famille d'accueil à la campagne.

Notre petite sœur Francine est peut-être celle de nous quatre à avoir subi le plus les perturbations causées par la mort de notre père. D'abord, parce que je pense qu'elle recevait beaucoup d'attention de la part de notre père! Je l'entends encore lui chanter, en faussant, la chanson :

Ma vie, comme je m'en souviens...

« Francine, la pompe à steem, elle a petté trop fort, elle a brisé son renfort !! »

Je l'entends rire parce que Francine se berce même dans sa chaise haute! Il a même dû installer des ventouses en caoutchouc pour ne pas qu'elle verse avec sa chaise. Francine continuait de se bercer dans sa chaise haute en faisant « plok plok »! Et Francine lui souriait! C'était son plus grand bonheur! Il souriait rarement; je ne me souviens pas de l'avoir entendu rire.

Francine a été rapidement placée en foyer nourricier. Comme on appelait les familles d'accueil à l'époque.

Elle me racontait dernièrement qu'elle avait subi de mauvais traitements de la part de certains enfants de ces foyers d'accueil. On la mordait, on lui faisait mal! Elle garde de très mauvais souvenirs de cette époque. Il faudrait écrire sa vie, un jour!

### *Au couvent des Sœurs Cloitrées*

Septembre 1953, j'ai 9 ans.

Le couvent des sœurs cloitrées était tout neuf, planté au beau milieu d'un champ, avec, comme « cours » de récréation, un champ d'herbe longue et un marais où nous avions la permission d'aller jouer. Notre professeur, une jeune femme engagée par les religieuses qui enseignait une classe combinée d'une vingtaine d'élèves de 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> année.

Moi, je suis en 3<sup>e</sup> année. Nous sommes environ 25 élèves, selon la photo de groupe que j'ai eu l'occasion de voir, grâce à la rencontre d'une personne qui était pensionnaire dans ce couvent en même temps que moi. J'ai peu de souvenirs de ce que nous faisons en classe mais la liberté que nous avions quand nous allions jouer dehors m'est restée : la chasse aux grenouilles dans le marais, les jeux de cachettes que nous

### Chapitre 3 - La famille est dispersée

faisons dans les roseaux et les quenouilles sont de très beaux souvenirs. La gentillesse d'un garçon noir qui m'a donné ses bottes de cowboys pour que je puisse patauger dans les flaques d'eau de la cour m'émeut encore.

Il y avait aussi les repas préparés par les religieuses qui étaient excellents! Le matin, au déjeuner, chacun avait son bol de gruau, un petit bol rempli d'une grande variété de fruits. Une religieuse sortait de ses jupes un canif pour couper la pelure en quatre afin que nous puissions mieux la peler! Le rôti de porc en sauce du dimanche servi avec des frites était un régal. Sauf peut-être la soupe de crème de légumes servie avec ce régal, qui me prenait un peu plus de temps à avaler.

Le soir, au dortoir, une religieuse circulait autour des éviers pour s'assurer que nous brossions bien nos dents et que nous ne faisons pas semblant de nous laver. Sinon, elle nous déshabillait devant les autres et nous amenait dans le bain ou sous la douche et nous lavait elle-même!

Au dortoir, nous avions le droit de lire un livre ou jouer à un jeu sans faire de bruit. Ensuite on fermait les lumières, sauf celles du lavoir de sorte qu'il ne fasse pas trop noir dans le dortoir. Un monsieur arrivait et s'assoyait dans une berceuse pour lire un livre pendant que la religieuse, qui avait sa cellule dans un coin du dortoir, puisse aller rejoindre les autres religieuses pour les prières du soir à la chapelle. Parfois, la mélodie d'un chant nous parvenait par les fenêtres ouvertes. J'avais énormément de difficulté à m'endormir le soir. Parfois, le surveillant remarquait que j'étais assis dans mon lit et il venait me chercher pour me bercer. C'est le plus beau souvenir que je garde de ce séjour dans ce couvent.

La tendresse de ce monsieur, qui me parlait doucement tout en me berçant, m'émeut encore aujourd'hui, en me le remémorant!

Ma vie, comme je m'en souviens...

De voir les religieuses qui prenaient soin de nos vêtements et voyaient à nettoyer les taches sur nos pantalons et veston! Quelle générosité elles mettaient à prendre soin de nous!

Maman habitait à Hull. Ce qui faisait que personne ne se présentait au parloir pour me visiter très souvent. Les religieuses demandaient à des familles bénévoles de m'accueillir chez eux. Je me souviens d'être allé au chalet d'un couple près d'un très grand lac et je leur avais dit que je savais nager et que je pourrais traverser le lac! Ils ont été gentils! Ils ne m'ont pas contredit!

Le soir, on m'avait installé sur une chaise longue avec une couverture et on m'avait projeté un film sur la porte blanche du garage! Quel accueil extraordinaire!

Une autre fois, quelqu'un est venu me chercher pour participer à la procession de la Fête-Dieu dans la ville.

À la fin des classes, on m'envoie du couvent au Grèves de Contrecœur, dirigé par les Pères Blancs d'Afrique. On se baignait dans le fleuve et lorsqu'un bateau passait devant le camp, on leur criait de nous faire entendre leur corne de brume!

Lorsqu'on répondait à notre demande, on se mettait à crier et à taper des mains!

Le réfectoire était une longue cabine avec de longues tables de chaque côté, avec un passage au centre pour nous servir. Nous avions trois services : la soupe et un petit sachet de biscuits soda, le plat principal, souvent un plat d'aluminium dans lequel le repas avait cuit et où se trouvaient, tout mélangé, les légumes et la viande dans une sauce. Le dessert était servi de la même manière. Un pouding avec un petit sachet de biscuits Viau!

### Chapitre 3 - La famille est dispersée

Parfois, on nous versait un verre de lait, mais la plupart du temps, c'était un jus de pomme ou de raisin.

Le soir, au dortoir, pour nous remercier de bien respecter les règles, le père passait dans les allées de lits et il nous donnait une lune de miel! C'était bon! Une petite gâterie pour nous aider à oublier que nous étions loin de nos parents!

Richard m'a dit qu'il était aux Crèves en même temps que moi, mais je ne l'ai jamais croisé. Les petits, dont j'étais, nous n'étions pas sur le même site que les plus grands.

Un camp pas très grand mais que j'ai beaucoup aimé, où je ne me souviens pas de m'être ennuyé!

Mais les vacances ne sont pas terminées! Au mois d'août, une camionnette est venue me chercher pour m'amener dans un autre camp situé tout en haut d'une montagne où il y avait en bas, un lac.

Nous dormions huit dans de petites chambrettes de quatre lits superposés.

Moi, je dormais dans le lit du haut et je mettais mes espadrilles sur le 2x4 de la cloison. Nous n'étions pas nombreux! Une trentaine! Peut-être! Je ne garde de ce camp que de bons souvenirs!

Tous les matins, il fallait débiter la journée en allant se débarbouiller dans le lac situé tout en bas, et il fallait remonter le maillot mouillé, sinon, un moniteur menaçait de nous redescendre et nous jeter dans le lac! En remontant, un moniteur vérifiait si notre maillot de bain était bien mouillé! Certains matins frais d'août, le mien ne l'était pas beaucoup! Mais je n'ai jamais été jeté dans l'eau! Les petits matins frais, le moniteur faisait semblant de vérifier notre maillot!

Ma vie, comme je m'en souviens...

Certains matins, il ne faisait pas très chaud et je réussissais à me faufiler sans que le moniteur remarque que mon maillot n'était pas mouillé! Mais j'ai vite compris, en voyant certains garçons plus âgés, ou plus coquins, qu'ils ne faisaient que se mouiller l'arrière de leur maillot de bain, l'endroit où les moniteurs nous tâtaient pour vérifier si nous nous étions jetés à l'eau!

L'heure des repas était un moment très attendu! On y mangeait très bien! Comparé aux Crèves!...

Les déjeuners, surtout! Sur les tables, trônaient deux ou trois sortes de céréales. Nous avions des vraies céréales dans leur boîte d'origine pour déjeuner! Un vrai régal! Nous avions droit à un seul bol par matin; il fallait choisir une seule sorte de céréales! Le choix, certains matins, était très difficile! Et surtout, très long! Voyant cela, un moniteur a décidé de nous verser dans notre bol un peu de chacune des sortes! Nous nous sommes mis à rire! C'était génial! Des petits riens qui font plaisir, comme ça, il y en avait plein!

Et nous nous sentions vraiment aimés!

Il y avait également des rôties et de la vraie confiture et du beurre d'arachides!

Les activités étaient nombreuses! Celle que j'aimais le plus, c'était la promenade en forêt pour apprendre le nom des arbres et des plantes qui poussaient à leurs pieds! Le lendemain, le moniteur demandait à chacun d'aller chercher la feuille d'un arbre ou de revenir avec une plante dont il avait donné le nom! Il nous félicitait quand nous revenions avec la bonne plante ou la bonne feuille!

C'est de là, sans aucun doute, que me vient le goût d'explorer la nature! Le moniteur nous apprenait aussi à observer et à retenir en mémoire des objets dans la forêt, pour ne pas se

perdre. Parfois, il disait : « Ramenez-moi au Chalet! » Il fallait se mettre à plusieurs pour y arriver! Et, la plupart du temps, nous étions perdus. Il nous disait : On est perdu! » Qu'est-ce qu'on va faire! Et nous étions effrayés! Et il se mettait à rire! Il disait : « Ben non! On entend parler et rire du monde là-bas! »

Tous les soirs, il y avait des jeux et des chansons autour d'un feu!

Un des jeux consistait à écrire en grosses lettres sur un bout de papier quelques mots! Un message secret! Et de le faire brûler! Ensuite, il fallait prendre les cendres de la feuille et les frotter sur notre avant-bras. Le message secret devait s'imprimer sur la peau de notre bras! Mais ça ne marchait jamais! Et la personne qui avait accepté de jouer le jeu se retrouvait avec un bras noirci! Et tout le monde se mettait à rire!

L'été tira à sa fin. Puis, ce fut la fin!

Quelqu'un est venu me sortir de ce beau rêve, dans lequel j'avais eu tant de plaisir, pour m'emmener en ville, à l'orphelinat Saint-Arsène.

*À l'orphelinat Saint-Arsène—*

Cinq mois d'enfer!

Septembre 1954. J'ai 10 ans!

En septembre, notre mère décide de m'envoyer avec Richard à l'orphelinat Saint-Arsène. Je suis en 4<sup>e</sup> année et j'ai pour professeur le frère Didier. Richard est en 6<sup>e</sup> année.

L'orphelinat comptait plusieurs catégories d'élèves : il y avait ceux qui étaient internes, du lundi au vendredi, et qui allaient chez eux les fins de semaines; ceux qui étaient

également internes mais qui allaient dans leur famille seulement la dernière fin de semaine de chaque mois; et ceux qui demeuraient toujours au collège et qui recevaient des visiteurs parfois, au parloir. C'étaient nous, Richard et moi. Sauf que nous, nous n'avions jamais la visite de notre mère, qui demeurait toujours à Hull. Il y avait une cousine, Jeannine, la fille de notre tante Jeanne, dont je vous ai déjà parlée. Jeannine venait chercher notre lavage environ toutes les trois semaines. Elle nous le retournait quelques jours plus tard. Elle habitait sur la rue Saint-Dominique, près de la rue Saint-Laurent. Elle se tapait ce voyage à pieds avec notre linge dans un sac. De plus, elle nous donnait à Richard et moi, chacun 25 cents (l'équivalent d'un dollar aujourd'hui) pour qu'on se gâte à la cantine du collège. Sans compter qu'elle avait son mari et ses deux filles dont elle fallait qu'elle s'occupe!

Deux petits-cousins, que nous ne connaissions pas, fréquentaient ce collège avec nous : Armand et Gérard, les enfants de deux cousines, du côté de notre mère. Ils avaient à peu près le même âge que Richard et il étaient dans le même dortoir. Je voyais Richard seulement dans la cour de récréation. Il n'aimait pas beaucoup que je le suive lors des récréations. Il me trouvait « trop petit! » Mais, tous les mercredis, il me gardait sa pomme! Le seul fruit que nous ayons de la semaine. Un beau geste de générosité de sa part! C'est vrai qu'il n'aimait pas les pommes, mais il aurait pu l'échanger pour autre chose avec un de ses amis au lieu de me la donner! Un beau geste de sa part!

L'orphelinat ne roulait pas sur l'or, je pense! C'est le moins que l'on puisse dire! Je me demande même si notre mère payait une pension pour nous. Nous mangions très mal! Il va sans dire! Il n'y avait pas de lait aux repas, mais une sorte de chocolat chaud fait avec de l'eau et qui revenait à chacun des repas, parce que personne n'en buvait. Le gruau du matin

goûtait l'eau également et le plat principal, généralement une sorte de bouilli ou une sorte de pâte chinois. Le dessert était du jello ou un pouding quelconque.

Ce qui explique que ceux qui en avaient les moyens se procuraient du beurre d'arachides ou de la confiture pour compléter ou remplacer ce qui nous était servi.

En 4<sup>e</sup> année, le frère Didier, qui était d'un certain âge, était d'une grande gentillesse avec nous. Ce qui contrastait nettement avec les comportements de certains autres religieux qui s'occupaient de nous.

Richard se souvient même d'avoir assisté une fois à un « différent » entre mon professeur et un autre religieux qui malmenait un peu trop un enfant!

Le frère Didier nous a fait découvrir les albums de Tintin et parfois il nous donnait en collation, le matin, des paquets de petits bâtonnets Grissol!

Je n'ai pas conservé beaucoup de souvenirs de mon séjour dans sa classe. J'avais tellement d'autres situations à gérer dans mon quotidien que j'avais l'impression de me reposer dans la classe du stress que je vivais ailleurs, dans l'orphelinat, que ce soit au dortoir matin et soir, les trois repas au réfectoire, à me remettre de la peur dont m'inspiraient les surveillants, ainsi que le temps des récréations à l'extérieur à essayer de me détendre avec d'autres garçons que je ne connaissais pas, et que je voyais seulement durant les récréations. J'avais 9 ans, et je me sentais tellement seul dans cet orphelinat, qui était tellement différent de tout ce que j'avais connu auparavant!

Le frère surveillant du dortoir était d'une grande sévérité. Il avait une infirmité qui faisait qu'il avait toujours la bouche croche, qui lui donnait un air encore plus sévère. Il se

promenait entre les lits avec un morceau de fil électrique dont le cuivre avait été enlevé, et il nous menaçait de nous en donner des coups si nous avions le malheur de dire un mot au voisin, ou encore si nous prenions trop de temps pour enfiler notre pyjama, ou nous mettre au lit. Je ne me souviens pas de m'être brossé les dents une seule fois ou même d'avoir fait un brin de toilette avant de me mettre au lit.

Une fois par semaine il y avait la douche. Mais le surveillant des douches était le même qui surveillait les repas, il était très sévère et ne souriait jamais. Il laissait couler l'eau si peu longtemps que nous ne nous déshabillions pas complètement pour aller sous le jet d'eau et nous nous savonnions à peine de peur de ne pas avoir le temps de nous rincer.

Une journée de décembre, de jeunes médecins en formation sont venus nous faire un examen médical. Quand vint mon tour, le jeune étudiant en médecine me demanda d'enlever mon chandail et de déboutonner ma combinaison d'hiver jusqu'à la taille afin de m'ausculter. Après un moment, il invita un confrère étudiant à venir voir des taches verdâtres que j'avais à quelques endroits sur la poitrine. Il a dit à son confrère que c'était un bel exemple de « farcin », ces plaques vertes de crasse accumulée, signe de mauvaise hygiène corporelle.

Il m'a demandé si je me lavais dans la douche au moins une fois par semaine. J'ai répondu oui, mais que l'eau arrêtait de couler trop vite et je n'avais pas le temps de me savonner et de me rincer.

Le samedi suivant l'eau tiède de la douche a coulé un peu plus longtemps!

Je termine ce chapitre portant sur mon séjour à l'orphelinat Saint-Arsène par une anecdote qui décrit assez justement, je pense, le genre de services auxquels nous avons droit dans

le groupe des petits! L'événement se passe pendant une fin de semaine de fin de mois, alors que ceux qui le pouvaient s'en allaient dans leur famille.

Richard et moi, nous n'avions personne à Montréal chez qui aller pour la fin de semaine. Les membres de notre parenté avaient déjà leur propre famille dont ils devaient s'occuper.

Une de ces fins de semaines, le samedi, après le dîner, j'ai commencé à me sentir mal. J'avais mal au cœur et je me traînais d'une fenêtre à l'autre, comme je le faisais souvent, dans l'espoir que quelqu'un viendrait me chercher et me ferait monter dans un de ces « trolleybus » qui roulaient sur la rue Christophe-Colomb à cette époque.

Me voyant me trainer ainsi, en me tenant le ventre, un garçon est allé prévenir un des frères surveillants que je n'allais pas bien.

Le frère m'a amené à l'infirmierie, et m'a indiqué une chambre dans laquelle il y avait un lit. Il m'a fait prendre un médicament et m'a dit de me déshabiller et de me coucher. C'était la première fois que je fréquentais l'infirmierie du collège. Il m'a indiqué qu'il y avait une toilette dans le corridor, prévoyant que j'en aurais besoin éventuellement. Je me suis endormi et lorsque je me suis réveillé, il faisait déjà nuit. Le ventre me gargouillait et j'ai éprouvé un urgent besoin d'aller à la toilette. Je suis partie dans le corridor à la recherche de la toilette. Dans le noir, j'allais à tâtons, sondant les différentes portes, tout en cherchant un interrupteur pour avoir de la lumière. Ne trouvant ni interrupteur ni toilette, je suis retourné dans la chambre et je me recouchai avec mon ventre et mon urgent besoin.

Je finis par me rendormir. Durant la nuit, je me réveillai avec mon sous-vêtement plein et les draps complètement souillés. Au matin, un frère arriva dans la chambre et constata le

Ma vie, comme je m'en souviens...

dégât. Il est allé chercher Richard et l'enjoignit de prendre ma combinaison et les draps et lui a indiqué un endroit où il pouvait laver le tout. C'est ainsi que mon frère, âgé de 11 ans, fut obligé de laver mon dégât. Je n'ai vu aucun infirmier afin que celui-ci puisse vérifier mon état de santé. J'ignore la suite de cette histoire et comment je suis parvenu à quitter l'infirmierie et me trouver des vêtements propres.

Lorsque les vacances de Noël arrivèrent et que notre mère est venue nous voir, je lui ai demandé de me ramener avec elle. Richard, lui, a choisi de finir l'année à l'orphelinat.

## Chapitre 4 - Mon retour à Hull

*La famille Gravelle.*

En décembre 1954, je reviens vivre à Hull! Mais pas dans « ma maison » de la rue Saint-Rédempteur, dans notre maison des Thérien, où nous habitions avant le décès de mon père, où habitait mon oncle René!

Un épisode de vie qui demeurera, à mon souvenir, un moment sombre de ma vie.

J'arrive sur la rue Charlevoix! Ma mère est remariée avec un « gros M. », mon « beau-père », M. Aldoria Gravelle, charpentier de métier. C'est mon nouveau papa. L'accueil est froid! Visiblement, il n'est pas content que je débarque dans sa maison pour y demeurer. Il avait déjà SES enfants et il n'était pas intéressé à faire connaissance avec moi. Francine est déjà là et a 3 ans. Le monsieur s'occupe davantage de ma petite sœur, il s'amuse à baisser son pantalon de pyjama pour qu'on admire ses fesses! C'est censé être drôle et il est le seul à rire; notre mère sourit à Francine qui remonte son pyjama à chaque fois.

Ma vie, comme je m'en souviens...

Moi, j'ai pourtant essayé d'entrer en contact avec lui. Je m'intéressais à ce qu'il faisait, surtout lorsqu'il bricolait sur la maison qui en avait bien besoin. Je posais des questions! Trop de questions auxquelles il n'était pas intéressé à me répondre. J'ai compris qu'il ne serait jamais un père pour moi. Je ne me souviens pas de l'avoir appelé papa une seule fois!

Je ne garde aucun souvenir de ces vacances de Noël dans cette maison.

Richard est retourné à l'orphelinat. Il avait eu 13 ans en novembre 1954. Mais on ne fêtait pas les anniversaires à l'orphelinat. Madeleine est pensionnaire dans un couvent à Ottawa, elle avait eu 14 ans le 8 septembre.

Moi, j'allais avoir 11 ans le 22 mai prochain.

Francine venait tout juste d'avoir 5 ans le 10 décembre dernier. Elle et moi allions faire la connaissance des enfants de M. Gravelle. Sa femme était morte lui laissant la garde et l'éducation de ses six enfants. À part Suzanne qui a 14 ans et sa petite Hélène qui en avait 6, les autres étaient des adultes pour moi! Ils étaient âgés entre 16 ans et 22 ans. Il y avait Gérard, l'aîné, Jean-Claude, Pierre et Jacques, qui lui avait 16 ans. Suzanne était leur grande sœur de 14 ans et habitait avec sa tante Rose. Elle l'aidait à tenir un « restaurant »! Que nous appellerions aujourd'hui « dépanneur »!

La tante Rose, la sœur de mon beau-père, tenait son restaurant à deux coins de rue de chez nous. À partir du début de l'automne, j'allais chez elle, après la classe, remplir sa chaudière de charbon, car elle chauffait son logement avec un poêle au charbon.

Ils étaient trois à vivre dans ce deux-pièces. Ma tante Rose, très obèse, gardait Suzanne qui n'allait plus à l'école pour l'aider à servir les clients. Le troisième habitant qui logeait

ce réduit était un petit chien qui m'accueillait chaleureusement à mon arrivée!

Après avoir rempli la chaudière de charbon, je retournais à la maison en essayant de ne pas croiser mon demi-frère Jacques qui me sollicitait constamment pour assouvir sur moi ses fantasmes sexuels.

Il essayait de me convaincre que mon « zizi » deviendrait plus long et plus gros s'il me le suçait. À la fin, pour m'en débarrasser et, moyennant, après, un « service » - comme me porter sur ses épaules jusqu'à la maison - j'acceptais de le suivre dans un réduit pour le laisser me sucer le pénis pendant que lui, se masturbait.

Il arrivait, parfois, le samedi soir, de me faire garder par lui pendant que les parents étaient sortis au cinéma. C'était, alors, la démonstration de son engin qui contenait un liquide qui n'était pas du pipi et qui sortait quand on le frictionnait avec la main, disait-il. Et c'était meilleur, selon lui, quand c'était quelqu'un d'autre qui le faisait. Et je devais m'exécuter avec la promesse de ne le dire à personne. C'était un secret qu'il fallait garder.

Des fois son frère Claude était là. Ce qu'il aimait lui, c'était de se tirailler dans le lit.

Pour moi, c'étaient des adultes. Ils fumaient, n'allaient plus à l'école et travaillaient à droite et à gauche pour payer leurs cigarettes et sortir avec les filles.

Jacques, on disait qu'il n'attirait pas les filles. Il n'avait pas été très gâté par la nature, comparé à ses frères. Et il était complexé. Est-ce cela qui expliquerait en partie son comportement ? Je l'ignore.

Jacques a fini par se faire dénoncer car il a essayé de faire la même chose avec d'autres jeunes garçons de mon âge. Mais moi je ne l'ai jamais dénoncé, et j'ai fini par refuser ses sollicitations.

Ma mère a eu vent que des parents de garçons s'étaient plaints de ses comportements et elle a cessé de me faire garder par lui.

Je n'ai jamais gardé de séquelles de ces gestes qui étaient de l'abus sexuel envers un enfant. Je me doutais que ce n'était pas bien parce qu'il fallait garder cela secret, mais comme c'était fait sans violence aucune, ça ne m'a pas affecté outre mesure. J'avais l'innocence de mes 10 ans! J'étais curieux. Et je n'avais pas les parents capables de m'en parler non plus. La sexualité était très taboue et on n'en parlait pas. Surtout pas aux enfants!

Je ne me suis jamais ouvert de cela à personne, sauf à Wynanne, ma conjointe actuelle, à qui je lui ai mentionné que c'était arrivé, sans entrer dans les détails, comme je l'ai fait ici.

Voilà! C'est dit!

J'ai d'abord hésité à en faire mention dans ce récit de ma vie. C'est arrivé. La personne en question n'est plus de ce monde. Elle aurait été emportée, m'a-t-on dit, par le SIDA.

Pourquoi ne pas l'avoir dénoncé moi-même lorsque ma mère m'a questionné à ce sujet? La peur de représailles! Je le craignais, car il lui arrivait d'être méchant envers moi. Et, contrairement à ce qu'en a pu penser Mme. Denise Bombardier, les victimes d'abus sexuels n'en gardent pas tous des séquelles.<sup>1</sup>

Et non! On ne devient pas nécessairement d'éventuels abuseurs à notre tour. Je ne pense pas avoir été profondément

---

<sup>1</sup> Je fais, ici, allusion à une émission de télé où Madame Bombardier avait interrogé un psychologue à ce sujet et où il avait répondu que tous les enfants abusés sexuellement ne gardaient pas tous des séquelles. Elle avait éventuellement poursuivi en justice ce psychologue pour avoir affirmé cela.

marqué par cette « expérience »! Appelons cela comme ça! L'important, fut d'en sortir au plus vite.

Après le congé des fêtes, en janvier, on m'inscrit à l'école du quartier, le Collège Gauvin, pour terminer ma 4<sup>e</sup> année. J'ai appris qu'une des institutrices était la sœur de mon beau-père. Elle n'était pas mon enseignante mais venait avec ses élèves dans notre classe pour participer à des combats de tables de multiplication.

Je ne savais pas beaucoup mes tables et ne faisais rien pour les apprendre!

De toute façon, avec tous ces changements d'école, j'ai dû avoir pleins de « trous » dans mes apprentissages! Ce qui me manquait le plus, c'était un peu de stabilité et d'encadrement. J'étais beaucoup laissé à moi-même.

Madeleine venait parfois habiter avec nous parce que je me souviens de lui avoir demandé de coucher dans le même lit avec elle. Elle acceptait à condition que je me lave les pieds!

Comme la toilette au niveau des chambres n'avait pas d'évier, elle me faisait me laver les pieds dans le bol de toilette! C'est tout ce que je sais du passage de Madeleine dans cette maison!

Mais j'ai découvert où habitait notre fameux Joe Patate! Ce monsieur avait une wagonnette toute bien peinte et vitrée, tirée par un cheval, dans laquelle il se déplaçait dans la ville de Hull pour vendre des frites à qui voulait en acheter. Il passait tous les midis devant chez nous, en route pour la rue Principale, où il se stationnait, devant le Cinéma de Paris.

Tout le monde le connaissait bien. Parfois, quand il traversait notre quartier, maman me donnait un bol et me disait d'aller courir après lui pour qu'il remplisse notre bol pour quelques cents.

Eh bien! Ce monsieur avait sa maison et son écurie en face de mon école! Lorsque nous sortions pour la récréation du

matin, je l'apercevais, devant son écurie ouverte, en train de peler, laver et couper ses patates qu'il allait faire cuire dans sa wagonnette pour les offrir aux gens en train de magasiner sur la rue Principale. Il gagnait sa vie à vendre des frites aux citoyens de Hull!

C'est un peu triste à dire, mais maman ne s'intéressait pas beaucoup à ce que je faisais à l'école, et moi, je n'en parlais jamais! Je découvrais la télévision et la Famille Plouffe, et la première chose que je faisais après le souper, était de traverser la rue et d'aller regarder la télé chez mon ami.

Son père était camionneur et la famille était à l'aise. Le soir, plusieurs personnes se retrouvaient dans leur cuisine! La télévision n'était pas à la portée de tout le monde. Ceux qui en avaient une la partageaient avec les voisins!

Le 1<sup>er</sup> mai, nous déménagions! La maison de la rue Charlevoix fut mise en vente, comme M. Gravelle n'arrivait pas à payer l'hypothèque.

Notre oncle René avait prévenu ma mère que le locataire de son ancien logement déménageait et lui avait demandé si elle voulait le reprendre. Comme elle accepta, nous pouvions donc revenir dans le logement de la rue Ste-Bernadette! J'étais très content de revenir dans la maison des Thérien! Comme ça se faisait à l'époque, on a déménagé le 1<sup>er</sup> mai.

Les grands enfants Gravelle auraient-ils gardé la maison de la rue Charleboix? Je l'ignore.

Il n'y avait plus que Francine et moi qui habitions avec notre mère. Richard ne nous rejoindra qu'en juin, à la fin des classes. Entre temps, moi j'étais revenu finir ma 4<sup>e</sup> année à l'école Ste-Bernadette, mon ancienne école! Et là, j'ai eu la chance et le bonheur de ravoir Mme. Anita Laframboise comme professeur. Elle est parvenue, en quelques semaines, à remplir quelques trous dans mes apprentissages occasionnés par mes nombreux déménagements !

Un beau lundi matin de mai, notre maîtresse s'appelait Mme. Lacasse. Mademoiselle Laframboise s'était mariée durant la fin de semaine !

Revenir à notre ancien logement n'était pas le grand bonheur. Je sentais que nous étions de trop dans cette maison. La petite Hélène, la sœur cadette du clan Gravelle, n'habitait plus avec nous.

M. Gravelle travaillait presque dans notre cour, car il était un des travailleurs qui construisaient un entrepôt pour la quincaillerie Kelly Leduc qui avait pignon sur rue au coin de chez nous, à deux portes!

Le vendredi soir, M. Gravelle passait la soirée à la taverne du coin et lorsqu'il revenait à la maison, il s'attendait à ce que Francine et moi soyons couchés. Un de ces vendredi soir, nous ne l'étions pas! Nous veillions avec notre mère dans la cuisine à regarder la télévision. Monsieur arrive, un peu éméché, il entre et dit :

« Comment ça! C'est pas couché, ces enfants-là? »

Il se fâche et frappe le mur du salon et il passe son point à travers la cloison de « tentest » que mon père avait érigé à la demande de ma mère, afin de séparer une partie du salon pour que ce soit plus intime. Surpris des dommages qu'il venait de causer, il se dégrisa assez vite et monta se coucher.

Mais l'atmosphère de la maison était tendue.

Richard était revenu des Grèves de Contrecoeur et avait recommencé à bambocher avec Gérard Boucher. Notre mère essayait de ne pas trop déplaire à son mari tout en essayant de prendre soin de nous. Mais elle n'y parvenait pas. Richard et moi avions la bride sur le coup et nous faisons ce que nous voulions. Nous étions carrément laissés à nous-mêmes. Nous étions sur une pente dangereuse!

Ma vie, comme je m'en souviens...

Gérard Boucher était comme nous, laissé à lui-même. Les parents de mes amis, Denis Hébert et Richard Martineau, ne voulaient plus que leur garçon joue avec moi!

Moi, pour garder mes amis, je ramassais des bouteilles vides et allais les vendre au restaurant du coin, pour payer mes amis afin qu'ils continuent de jouer avec moi.

Il fallait à tout prix sortir de cette impasse qui nous menait nulle part. Il fallait qu'un changement s'opère et ça ne devait venir que de l'extérieur de la famille!

*Deux semaines dans un camp des services sociaux!*

Les vacances d'été arrivèrent et notre mère a reçu l'offre d'aller cuisiner, avec ses enfants, dans un camp pour enfants dont les parents avaient des ennuis financiers.

C'est ainsi que Richard, Francine et moi, nous nous sommes retrouvés à passer l'été dans un camp de vacances. On venait de nous lancer, à Richard et moi, une belle bouée de sauvetage! Il était temps.

Ces deux semaines de camp furent bénéfiques pour toute la famille. Notre mère était payée pour ce travail et nous, nous avons deux belles semaines dans un camp gratuitement!

Je me souviens avoir mangé mes premières cuisses de grenouilles dans ce camp. Je rapportais mes grenouilles et maman me les faisait sauter dans du beurre et me les servait en collation, le soir, quand il n'y avait plus personne dans la cuisine!

Une quinzaine de garçons se retrouvaient dans un spacieux camp d'été prêté probablement par une généreuse personne.

Francine et moi étions logés au deuxième étage avec notre mère.

Richard couchait dans une grande véranda qui faisait toute la longueur de la maison. Elle était protégée des moustiques par des moustiquaires et il y régnait une franche camaraderie

qui fut très bénéfique à Richard. Il y avait, entre autre, un garçon un peu plus âgé qui s'était donné pour tâche de protéger les occupants de ce dortoir improvisé contre tout danger! Que ce soit une mouffette, un raton laveur ou un voleur d'enfant! Il était littéralement le boute-en-train du camp.

Trois moniteurs avaient été engagés pour animer ce groupe de garçons assoiffé d'aventure! L'un de ces moniteurs était justement le professeur de 5<sup>e</sup> année à mon école. Toute une coïncidence!

Vers la fin de la deuxième semaine, les moniteurs décidèrent d'organiser un jeu de nuit. Un peu avant minuit ils réveillèrent les garçons en leur disant que quelqu'un venait d'enlever un jeune enfant et s'était sauvé avec lui dans la forêt. Leur mission était donc de retrouver à tout prix ce voleur d'enfant! On forma des groupes de trois à quatre garçons munis de lampes de poche, avec la mission de retrouver le plus rapidement possible le jeune enfant et d'arrêter, si possible, le méchant voleur.

Les moniteurs avaient mis notre mère au courant afin qu'elle ne s'inquiète pas et qu'elle rassure Francine et moi qui étions descendu au salon pour assister à ce branle-bas de recherches!

Après environ une demi-heure, les groupes commençaient à revenir bredouille de leur recherche. Les uns disaient qu'ils avaient entendu des pleurs et des cris d'enfants; d'autres avaient entendu des bruits étranges venant de la forêt près de la route.

Peu à peu, les groupes revinrent, chacun avec des péripéties différentes! Mais pas d'enfant retrouvé!

Les garçons, après une légère collation pour leur permettre de se remettre de leurs vives émotions, retournèrent à leur lit

pour retrouver le sommeil. Mais chaque groupe avait fait le nécessaire pour que le voleur ne pénètre pas dans le chalet.

Le groupe qui dormait dans la véranda décida de mettre en travers de la porte une béquille d'un garçon qui s'était foulé une cheville. Au petit matin, un des garçons voulant aller aux toilettes, s'enfargea dans la béquille et fit tellement de bruits en tombant qu'il réveilla en sursaut tous les garçons de la véranda!

Les services sociaux qui venaient en aide aux familles durement touchées par la perte du seul pourvoyeur de la famille en étaient à leurs débuts. Et c'était encore, dans les années 50, majoritairement l'homme, le mari, qui était le principal pourvoyeur de la famille.

Et, faute d'organismes comme la CSST, les accidents de travail, souvent fatals, étaient nombreux. Au moins trois membres de ma propre famille sont décédés suite à un accident de travail.

L'Église, ainsi que la solide solidarité des familles élargies, venaient en aide aux familles éprouvées par la perte du père. Elles venaient également en aide aux nombreuses familles dont la mère était morte en couche, et qui se retrouvaient souvent, du jour au lendemain, sans aucun revenu.

C'était le cas de notre famille. Notre père parti, la famille devenait sans ressources financières.

C'est pourquoi l'Église, par l'intermédiaire des curés de paroisses, exhortait la personne endeuillée à se remarier le plus rapidement possible pour donner un pourvoyeur à la famille ou une mère pour élever les enfants orphelins.

Quand il arrivait que les deux parents partent, - comme ce fut le cas des enfants de la famille de Lorenzo, le frère de mon père - les parrains et marraines choisis lors du baptême de chaque enfant, adoptaient, ni plus ni moins, leur filleul(le).

## Chapitre 5 - Retour en pension

*Notre séjour à Saint-André-Avellin.*

*Les deux années les plus belles de notre enfance, à Richard et moi!*

*Septembre 1955. J'ai 11 ans.*

En septembre, ma mère avait su qu'il y avait à St-André-Avellin un couvent des sœurs de la Providence qui prenaient des enfants en pension jusqu'à la 6<sup>e</sup> année. Moi, je montais en 5<sup>e</sup> année.

Richard, lui, s'en allait en 7<sup>e</sup> et une dame qui habitait juste à côté du couvent avait accepté de le prendre en pension pour l'année. Sauf que lorsque nous sommes arrivés au couvent, une déception nous attendait. La religieuse qui nous a reçu annonça à ma mère que la place libre un en 5<sup>e</sup> année était déjà prise.

Nous sommes donc allés visiter Richard à la maison où il habitait. Notre mère raconta à Mme. Laporte qu'il n'y avait plus de place pour moi au couvent. Comme nous étions deux frères, elle a accepté, au grand soulagement de ma mère, de

nous prendre tous les deux afin que les deux frères ne soient pas séparés.

Cette grande générosité de la part de cette dame, quand même âgée d'une soixantaine d'années, ainsi que son mari, allait être le présage d'une période de notre vie qui sera la meilleure et la plus belle de notre vie d'enfant, tant pour Richard que pour moi!

J'allais donc demeurer avec Richard chez M. et Mme. Laporte. Géraldine et Pierre Laporte! Deux êtres merveilleux!

Une fois mes bagages entrés et notre mère partie, Mme. Laporte nous dit : nous allons appeler à l'école des frères pour les prévenir de votre arrivée et vous serez à l'école demain. Le frère, au téléphone, s'empresse de lui dire qu'il n'y aurait pas d'école le lendemain, car les frères devaient se rendre à Montréal pour se procurer des manuels pour les élèves. Nous avons une journée pour nous installer et nous familiariser avec les lieux et nos généreux « tuteurs »!

Nous ne vivions pas seuls dans cette belle et accueillante maison!

Marielle, une des filles de M. et Mme. Laporte, y habitait, avec son mari, M. Smith, ainsi que le petit Richard, leur fils de six mois.

M. Smith était boulanger à Thurso et M. Laporte était le bedeau de la paroisse de Saint-André-Avellin, un village agricole d'environ 1500 personnes. Il était également cordonnier.

Dans la maison, il y avait comme une rallonge à la cuisine, que nous appelions « la boutique ». M. Laporte avait son banc de cordonnier et sa machine à coudre le cuir dans cette pièce, qui nous servait également de pièce où nous faisons nos devoirs, sur une grande table qui accueillait également

le baril de champagnette que M. Laporte avait mis à fermenter sous la table. L'endroit idéal car cette pièce était chauffée avec une « truie », un poêle à bois qui chauffait également notre chambre à coucher située juste au-dessus, grâce à un carré taillé au plafond.

Cette pièce donnait sur un réduit où Mme. Laporte rangeait au frais dans une armoire ses desserts! Gâteaux renversés aux pêches ou tartes aux pommes. Un espace était réservé pour empiler un peu de bois de chauffage pour alimenter l'autre poêle dans la cuisine, qui fonctionnait également au gaz propane.

Ce rajout donnait sur la cour arrière où Mme. Laporte avait son potager. Et au fond de la cour il y avait une grange où M. Laporte avait installé une balançoire. J'y allais me balancer en sifflant des airs connus de cette époque, comme « Cerisier rose et pommier blanc ».

La seconde fille de M. et Mme. Laporte, Ghislaine, habitait Papineauville, je pense! Elle venait parfois faire de courts séjours chez ses parents pour notre grand plaisir. Ghislaine était douce et très serviable. Elle venait prêter main forte à sa maman tout en donnant un petit répit à la téléphoniste du village.

Nous aimions quand elle venait. Ça ajoutait une petite touche de jeunesse dans la maison. Elle pouvait avoir 19 ou 20 ans! Je l'aimais beaucoup!

Parfois, un ami venait lui rendre visite. Il était très grand. Un soir qu'il quittait, nous les avons surpris en train de s'embrasser entre les deux portes de M. Laporte!

Le téléphone en bois était accroché à un petit pan de mur qui séparait l'entrée et le poêle à bois. Lorsque nous voulions appeler quelqu'un, nous devions tourner la manivelle afin de demander à « l'opératrice » de nous connecter avec tel numéro. Notre numéro était 82.

Nous placions un tube sur notre oreille et nous parlions dans un tube en forme de cornet.

Le fait d'habiter un petit village nous changeait de la grande ville de Montréal ou de Hull. Tout le monde se connaissait. Il y avait, juste à côté, un grand couvent où il y avait « Le jardin de l'enfance » où je devais aller, ainsi qu'une « école normale » où des jeunes filles se préparaient à devenir enseignantes. Ces « couventines » venaient parfois frapper à la porte de « la boutique » pour faire réparer leurs souliers. C'est moi qui avais l'agréable tâche d'aller leur ouvrir la porte et de les accueillir!

Ce couvent accueillait également les jeunes filles du village qui pouvaient y faire leur 4<sup>e</sup> année jusqu'à leur 9<sup>e</sup> année; l'année de leur certificat d'études secondaires.

M. et Mme. Laporte avaient un fils au Grand Séminaire de Montréal. M. l'abbé Armand Laporte, récemment ordonné prêtre, venait parfois faire une petite visite à ses parents. Parfois, il était accompagné d'un confrère abbé. Il en était à sa dernière année d'étude en théologie au Grand Séminaire.

Je garde l'agréable souvenir d'avoir joué à la balle avec eux dans l'entrée de la voiture. Je leur lançais la balle le plus haut possible dans les airs et ils devaient essayer de l'attraper au vol. Ils étaient impressionnés de voir que je pouvais, à mon âge, lancer la balle aussi haut! J'étais très fier de moi!

*L'école, notre deuxième chez soi! Avec les Frères du Sacré-Cœur!*

Quelques jours après la fête du travail, ce fut notre premier jour de classe à l'école des garçons des Frères du Sacré-Cœur, à Saint-André-Avellin!

Je ne le savais pas encore, mais j'allais vivre une année scolaire d'une grande richesse, tant sur le plan académique qu'au plan des relations humaines!

## Chapitre 5 - Retour en pension

Je montais en 5<sup>e</sup> année, malgré une 4<sup>e</sup> année passée dans trois écoles différentes! Mais, comme c'était une classe combinée 4<sup>e</sup>-5<sup>e</sup>, j'ai pu facilement récupérer la matière de 4<sup>e</sup> année qui me manquait.

Mon professeur était un jeune religieux, le frère Roland. Son nom de famille était Jean-Claude Drouin, de la famille Drouin de L'institut de Généalogie de Montréal.

Le frère Laurent était d'une grande gentillesse avec ses élèves et il nous faisait faire du dessin et de la musique! À la récréation, il jouait à la balle avec nous! Une récréation qui s'étirait parfois, comme nous n'avions pas de cours d'éducation physique, jusqu'à 20 ou 25 minutes.

C'était la première fois que j'avais des cours d'arts et de musique. Le frère avait acheté une petite flûte rouge, une tonnette, à ceux qui le désiraient. Suite à quelques cours de solfège, j'étais capable de jouer des airs du genre : « J'ai du bon tabac dans ma tabatière »! J'avais pris l'habitude d'en jouer de retour à la maison tous les jours, de 11h30 à midi, avant le dîner.

Richard, lui, était en 7<sup>e</sup> année dans la classe combinée 6<sup>e</sup>-7<sup>e</sup>. Il était studieux, méticuleux et d'une grande propreté dans ses cahiers. Il aimait aller à l'école. Étant d'un tempérament calme et routinier, le contexte dans lequel nous vivions, tant à l'école qu'à la maison, lui plaisait et lui convenait parfaitement. Si nous étions demeurés à St-André plus longtemps, il aurait facilement terminé son secondaire avec succès. Il avait pour professeur le frère Ronald. Un excellent enseignant que j'aurai la chance de connaître davantage quelques années plus tard, au Postulat des Frères du Sacré-Cœur à Rosemère.

Le frère Ronald était d'un naturel souriant et il secondait le frère Directeur très efficacement dans l'organisation des loisirs pour les enfants du village.

Notre école était notre deuxième chez soi! Du moins, pour les enfants demeurant dans le village. Nous y passions presque plus de temps qu'à la maison!

Il n'y avait pas de salle dans l'école mais il y avait un sous-sol! Où on mettait nos patins en hiver et où on jouait au ping-pong juste à côté de la chaufferie et le bois de chauffage. Nous laissions nos patins à l'école, accrochés à des clous au mur. Sans avoir peur que quelqu'un nous les vole, ou, pour nous jouer un tour, nous les cachent. Nous n'étions pas les seuls d'ailleurs, à laisser nos patins à l'école!

Le frère Jean-Rémy, en plus d'être le directeur de l'école, était également le professeur de la 8<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> année. Du moins, durant la première année de notre arrivée à Saint-André. La deuxième année de notre séjour au village, le frère directeur enseignerait à cinq élèves qui voulaient faire leur 10<sup>e</sup> année.

Il y a eu un autre frère qui s'est ajouté pour enseigner la 8<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> année, le frère Jean-Léo. Il a été le professeur de Richard. Un autre excellent professeur que je verrai à l'école Jean-Batiste-Meilleur l'année suivante, à ma nouvelle école, de retour à Montréal.

Les récréations étaient bien occupées à l'école : la balle molle et le ballon chasseur nous occupaient jusqu'à l'hiver. Lorsque débutait en novembre la saison du hockey, nous installions les bandes de la patinoire dans la cour de l'école. C'était nous qui entretenions la patinoire : gratter la neige et la pelleter l'autre bord de la bande, et arroser la glace.

Le jour, aux récréations, c'était le soccer sur glace avec des buts de la largeur d'une section de bande. Le midi, c'était une période de hockey en équipe.

Après l'école et le soir après souper, le patinage libre et le hockey faisaient bon voisinage. Certains garçons, dont moi, plantions, parfois, notre hockey dans la neige sur le bord de la bande, pour inviter une fille à patiner la main dans la main!

Cela a dû arriver assez régulièrement pour que mon professeur de 5<sup>e</sup> me dise, une fois :

« André! Tu veux devenir un frère et tu patines avec les filles! »

Une petite pointe de taquinerie qui illustre bien la qualité des relations que nous avons avec nos professeurs.

*Le frère Rolland sera, pour moi, cette année-là, un peu le père que je n'avais plus.*

Je passais mes soirées avec lui sur la patinoire. Le samedi, dans sa classe, il m'apprenait à perfectionner ma flûte. Parfois, je l'aidais autour de la résidence des frères.

Un samedi, Richard et moi sommes allés aider le frère Rolland à « chauler » la remise du jardin. La pompe manuelle qui servait à pulvériser la chaux liquide sur les murs se bloqua. Au moment où le frère Rolland ajustait ses lunettes pour vérifier ce qui semblait obstruer le bout de la lance, Richard poussa la poignée de la bombonne et le frère a reçu le liquide blanc dans ses lunettes !

C'est dire le niveau de connivence que nous avons développé avec lui!

Habitant à deux pas de leur résidence, Richard et moi étions très souvent avec les frères à travailler dans leur jardin ou à couper leur gazon. Pour le plus grand bonheur de Mme. Laporte, qui savait où nous étions et qui se sentait rassurée que nous soyons en de si bonnes mains.

À la fin de cette année-là, les frères, pour célébrer les vacances, organisèrent un feu d'artifice et un film en plein air dans le champ situé entre l'école et le cimetière des religieuses. C'était extraordinaire de voir un petit village comme St-André-Avellin si dynamique! Et ce, grâce aux frères et aux religieuses du couvent.

Ma vie, comme je m'en souviens...

Les vacances arrivèrent et les frères quittèrent pour l'été. M. et Mme. Laporte ont accepté de nous garder pour les vacances d'été!

Nous avons passé une partie de l'été, Richard et moi, à aider M. Laporte à entretenir les cimetières et l'église. Au mois d'août, ce fut le temps de rentrer le bois de chauffage dans le sous-sol de l'église. Nous placions des bûches de trois pieds dans une « barrouette » à roue de métal, et nous allions corder le bois dans la cave où s'était accumulé au fil des ans un bon dix pouces de copeaux et de poussière de bois séchés.

Ça faisait beaucoup de poussière dans les souliers et dans le nez ! M. Laporte nous montrait comment évacuer la poussière de notre nez en tenant une narine et en poussant très fort de l'autre pour évacuer la poussière de notre nez.

Le matin, c'est lui qui nous réveillait. Il se plaçait juste en dessous de notre carreau de chaleur et il nous criait :

« Richard, André, debout, c'est l'heure! »

Parfois, il disait :

« Debout! Les garçons! »

M. Laporte était un vrai grand-père pour nous! J'aimais l'odeur de sa pipe! Il l'avait presque constamment dans la bouche! Sauf à l'église! Lorsqu'il entra dans l'église, il la déposait sur le calorifère, juste en face de la grande porte où se trouvaient les câbles pour sonner les cloches.

La deuxième année de notre séjour, il lui arrivait de m'envoyer seul sonner l'angélus du soir! J'adorais ça!

Je crois pouvoir dire que nous étions heureux! Si heureux veut dire être bien, se sentir en sécurité, et ne manquer de rien.

M. et Mme. Laporte étaient de leur époque et ne donnaient pas de câlin et nous touchaient rarement, sauf pour nous

prodiguer des soins, comme quand Mme. Laporte avait trouvé un pou sur la tablette de la salle de bain, à côté de notre peigne. Prise de panique, elle nous avait passé le peigne fin très méticuleusement. Même si elle n'en avait pas trouvé, nous avions quand même eu droit à un bon shampoing contre les poux!

Nous étions bien chez M. le bedeau et Mme. Laporte! Ils étaient les grands-parents que nous n'avions pas connus.

Nous avions enfin la stabilité et l'encadrement qui nous avaient tellement manqués quand nous étions chez nous.

Et comme nous apprécions la bonne nourriture de Mme. Laporte! Après avoir goûté à celle de l'orphelinat!

Nous mangions bien! Mme. Laporte cuisinait merveilleusement, surtout les desserts! Le menu des repas était très souvent le même : une bonne soupe au riz fait avec l'os du rôti de lard ou l'os du jambon. Ensuite, des patates et une tranche de rôti de lard ou de jambon; c'était le repas régulier. Sauf le vendredi, qui était maigre! Église oblige! Parfois, ce jour-là, au souper, Mme. Laporte nous lançait :

« Ça vous tentes-tu d'avoir du gruau pour souper, les gars? »

On s'écriait :

« Oh! Oui! Il est tellement bon votre gruau! »

Jamais nous n'aurions osé critiquer la nourriture qui nous était servie! Nous n'avions pas le droit de nous plaindre. Nous étions comblés! Tout ce que nous pouvions dire, c'était un gros merci!

Le dimanche, nous devions assister à deux messes; celle de 8 heures, la messe à laquelle assistait Mme. Laporte, et celle de 10h. Nous nous rendions à l'école rejoindre d'autres

garçons et nous marchions tous ensemble assister à la grand-messe avec les frères.

Mme. Laporte a toujours refusé que nous soyons seuls, Richard et moi, dans la maison. Elle nous amenait à la messe de 8 heures avec elle. Si le couple devait s'absenter pour aller voir leur fils au Grand Séminaire, par exemple, elle nous faisait un lunch que nous allions manger dans la grange.

Une de ces fois où nous étions seuls, Richard et moi, j'avais heurté une dame qui descendait le chemin qui menait à la Grotte. La dame s'était fait un gros bleu sur la cuisse et elle était allée s'en plaindre à Mme. Laporte.

Une autre fois, M. Laporte m'avait confisqué ma bicyclette durant un mois. Après ce délai, il m'avait permis de reprendre ma bicyclette, mais je n'avais le droit d'aller que jusqu'à l'église.

Ils ont été très déçus de notre comportement. Il était temps que nous quittions. Garder deux ados un peu turbulents n'était plus de leur âge! Ils n'en avaient plus l'énergie! Et nous les comprenions!

L'art de sonner les cloches!

Le dimanche, régulièrement, il y avait des baptêmes! M. Laporte avec besoin de nous pour sonner les cloches après la cérémonie.

La tradition voulait que ce soit le parrain du nouveau baptisé qui paie les sonneurs de cloches. M. Laporte nous donnait chacun 10 cents.

Tous les autres travaux que nous accomplissions avec lui étaient gratuits! C'était notre façon à Richard et moi de le remercier de prendre si bien soin de nous. Une église demande beaucoup de soin. Le balayage, l'époussetage, le pelletage, le chauffage, l'angélus trois fois par jour et

parfois, le glas, les mariages et les funérailles occupaient beaucoup de notre temps avec M. Laporte.

Nous étions très serviables. Et disciplinés! Sauf les fois où il a dû monter le ton : c'étaient les fois où j'allais chez un ami, les Pilon du rang voisin, qui avaient une ferme. Lorsque je revenais et sentais l'écurie, Mme. Laporte n'aimait pas ça, surtout que sur la ferme je pouvais me blesser. Elle était responsable de notre sécurité! Et elle prenait cette responsabilité très au sérieux!

Elle prenait soin de notre santé. Le brossage des dents était important. Un bain par semaine, dans la même eau que Richard!

Elle s'assurait que nous soyons propres pour aller à l'école et lavait notre linge tous les lundis matin. Nous devons laisser aérer nos souliers au pied de l'escalier avant de monter nous coucher à 9 heures pile. Sauf les soirs où nous étions en congé le lendemain.

Nous dormions au-dessus de « la boutique » et M. Laporte faisait une attisée dans la truie les soirs de grand froid afin que nous soyons au chaud dans notre matelas de plumes! C'est Mme. Laporte qui faisait notre lit tous les matins. Elle considérait qu'un matelas de plumes était plus difficile à faire.

Pour vous dire que nous étions discrets, Richard et moi : leur chambre à coucher donnait sur la façade ainsi que la chambre des filles. Jamais je ne suis allé dans ce corridor qui donnait à ces chambres. Nous n'étions pas complètement chez nous. Il en allait de même pour la salle à dîner qui ne servait jamais. Les deux portes étaient toujours fermées et elle Mme. Laporte n'y allait que pour prendre en note des dépenses qu'elle faisait pour nous dans un petit carnet noir qu'elle gardait dans un tiroir du vaisselier sur lequel trônait fièrement le gâteau aux fruits en forme d'autel qui avait été

Ma vie, comme je m'en souviens...

offert à l'Abbé Armand Laporte, lors de son ordination qui avait eu lieu dans l'église de la paroisse! Mme. Laporte tirait une grande fierté d'avoir pu donner un fils à l'Église!

*Deuxième année à St-André-Avellin—*

Cet été-là, les vacances passèrent très vite à St-André-Avellin! Nous étions en 1956 et j'avais 12 ans.

Nous étions déjà rendus au début de septembre et les bons frères du Sacré-Cœur étaient déjà de retour dans leur résidence! J'avais hâte de connaître mon professeur de 6<sup>e</sup> année!

Je suis allé tourner autour de leur résidence, mine de rien! Histoire de savoir qui était de retour!

Les frères Ronald et Rolland étaient partis. Deux nouveaux religieux étaient dans leur jardin: un jeune, la tête ébouriffée, et un autre frère, plus âgé et rondlet, qui jasaient avec le frère directeur. Quelqu'un avait eu la tâche d'entretenir le jardin pendant les quelques semaines de leurs vacances.

Quand le frère Jean-Rémy donna un long coup de sifflet, en ce lendemain de la fête du travail, nous nous approchâmes de l'entrée de l'école, un peu timide devant les nouveaux professeurs.

Une dame se plaça devant le groupe d'élèves de 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup>. J'étais content de monter en 6<sup>e</sup> année! Je voulais avoir un frère comme professeur!

J'ai vite déchanté! Le jeune religieux qui m'enseignait avait un air sévère et peu amène! Il essayait de se donner une contenance devant les garçons de 6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> année. Il s'appelait frère Thomas. Il venait de Maniwaki où un de ses frères avait une boutique d'articles de sport. J'ai compris, par la suite, que c'était sa dernière année en tant que religieux.

Ma 6<sup>e</sup> année commençait! À cette époque, il y avait un diplôme d'études à la fin de la 7<sup>e</sup> année. Et quelques élèves choisissaient d'aller immédiatement sur le marché du travail. C'était le cas de plusieurs fils de fermiers qui quittaient l'école pour aller soutenir leur père sur la ferme.

Le frère Thomas, qui en était à sa deuxième ou troisième année d'enseignement, jugeait plus important de tout tenter pour que ses élèves de 7<sup>e</sup> obtiennent leur certificat. Ce qui fait que les élèves de 6<sup>e</sup> passaient en second. J'estime que nous faisions le même programme sauf, peut-être, en mathématiques.

Aux récréations, le frère Thomas jouait au ballon chasseur avec nous et il ne se gênait pas pour nous tirer le ballon parfois avec une telle force que très peu de garçons pouvaient l'attraper. Le défi de quelques-uns était justement de « l'attraper sa garnotte! ». Sur la patinoire, c'était la même chose! Il nous coinçait sur la bande, nous poussait par terre, et nous arrachait la rondelle.

J'ai fini par comprendre et je me tenais loin de lui.

Un samedi, je me rendais à l'école pour aller voir le frère Jean-Léo dans sa classe, lorsque j'ai rencontré le frère Thomas, qui, carabine à plombs en mains, tirait sur les oiseaux qui nichaient dans la vigne grimpante sur la façade de l'école.

Ce samedi-là, le professeur de Richard, avec lequel je jaisais dans sa classe comme je le faisais parfois, m'a suggéré de passer un test d'intelligence! J'ai accepté son offre par curiosité. Le résultat n'a pas été fameux!

Selon son analyse, j'aurais beaucoup de difficulté à réussir mon programme d'étude et ne serais pas capable de faire d'études supérieures.

Ma vie, comme je m'en souviens...

J'étais surpris d'apprendre qu'un test comme celui que je venais de passer, pouvait prédire ça sans se tromper.

Mon parcours académique prouvera le contraire, évidemment!

Je me vois très bien encore, debout dans sa classe, alors qu'il est en train de me prédire mon avenir avec une telle certitude. Il aurait dû, comme tout professeur doit le faire avec ses élèves, m'encourager!

Mais non! Il laissait entendre que j'échouerais!

Attitude très bizarre de la part d'un professeur!

Le frère Rolland, l'année précédente, ne m'aurait jamais prédit ça! Au contraire! Il nous poussait à toujours aller plus loin.

Qu'a fait le frère Rolland de sa vie par la suite? Je l'ai revu l'année suivante à l'école Jean-Baptiste-Meilleur où il enseignait la 8<sup>e</sup> ou 9<sup>e</sup> année. Mais plusieurs années plus tard, alors que j'étais moi-même religieux dans sa communauté, je ne l'ai jamais revu. Avait-il quitté la communauté? Je ne le sais pas.

Le frère Jean-Rémy, lui, je l'ai revu! Il a été mon directeur spirituel durant les trois années de mon postulat. Je l'aimais bien! Il était toujours positif! Il m'encourageait constamment à me dépasser! À aller plus loin! C'est grâce à lui que mes résultats scolaires se sont améliorés. J'y reviendrai peut-être au chapitre relatant mon séjour à Rosemère.

La deuxième année de mon séjour à Saint-André-Avellin, sera moins intéressante, côté scolaire, que la première. Le dynamisme du frère Ronald et du frère Rolland n'était plus là pour épauler le bon frère Jean-Rémy, qui semblait avoir plus de difficulté à obtenir le support de ses deux confrères!

## Chapitre 5 - Retour en pension

Mais le bon frère Alexandre, l'homme à tout faire de la résidence des frères, était toujours là! Il était le cuisinier, « l'homme de ménage ».

Lui, ne tirait pas sur les oiseaux! Il les observait! Il notait méticuleusement la date d'arrivée de chaque espèce d'oiseau qui nous visitaient à Saint-André! C'était sa passion!

Parfois il acceptait de me parler des oiseaux qu'il observait avec ses jumelles. Il me les nommait et me permettait de les observer avec ses longues-vues, comme je les appelais! Grand-père Lachapelle, chez ma tante Jeanne, m'avait montré comment utiliser les jumelles. Comment utiliser « le zoom »!

Mon année scolaire en 6<sup>e</sup> année s'est terminée avec une moyenne de 60%! La note de passage à cette époque!

C'est avec ce bulletin pas très bon que je me présenterai, le septembre suivant, à l'école Meilleur. Avec le bon frère Dominique!

Après le 24 juin, la Saint-Jean-Baptiste, nous avons quitté définitivement la maison de M. et Mme. Laporte!

Nous quittions, Richard et moi, un peu tristes, mais heureux d'avoir connu ce couple de personnes âgées. Ils ont été très généreux envers nous! Et généralement patients! Nous étions deux adolescents et il nous arrivait d'être bruyants! Lors de notre deuxième année de séjour chez eux, nous étions moins réservés. Moins dociles et obéissants également. Ils ont eu à hausser le ton parfois!

Mais je suis toujours demeuré attaché à cette maison ainsi qu'à cette période de notre vie. Plus tard, adulte, j'allais à Saint-André-Avellin une fois par année pour revoir la maison. J'allais visiter la Grotte et le Chemin de Croix. Ça me rappelait de bons souvenirs.

Ma vie, comme je m'en souviens...

On se moquait de moi! On me disait que j'allais faire mon pèlerinage annuel!

Une fois, lors d'une de mes visites à St-André, j'ai parlé au mari de Gislaine qui avait hérité de la maison. Mais je n'ai jamais eu le courage de frapper à la porte pour aller saluer ce merveilleux couple lorsqu'ils étaient encore vivants.

Les dernières années où j'ai fait mon « pèlerinage annuel » j'allais me recueillir sur leur tombe.

## Chapitre 6 - Le retour dans ma famille

### *Retour à Montréal*

L'aventure de Saint André-Avellin s'est terminée un 23 juin 1957 avec notre retour à Montréal dans la cellule familiale au 2176 Delorimier, coin d'Everett.

Mais cette période chez les Laporte aura des répercussions pour le reste de notre aventure humaine. En deux ans, je serai parvenu, grâce aux gens qui m'ont entouré, à combler une grande partie des lacunes académiques accumulées depuis le décès de mon père et même avant. Et ce, tant au plan affectif que culturel.

Car, je dois le dire, nos parents n'ont pas donné ce qu'ils n'avaient pas reçu eux-mêmes. Ces « lacunes », il aura fallu les combler ailleurs, mais ça n'aura jamais la qualité de la transmission parentale.

L'affection prodiguée par un tuteur n'aura pas la même valeur affective que l'amour d'une mère et d'un père biologique. Le manque de livres à la maison, et le manque de culture de nos parents, pourront toujours être comblés par

des adultes suppléants, mais pas l'amour d'une mère et d'un père.

Cet amour nous manquera pour toujours! Rien ne peut remplacer les bras d'une mère et la tape sur l'épaule d'un père!

Le meilleur d'elle-même, notre mère nous l'aura donné! Ça, c'est certain! Elle aura eu le courage de se relever les manches après la mort de notre père et se mettre au travail. Elle le fera toute sa vie, jusqu'à la toute fin, sur son lit de mort!

Notre cellule familiale à Montréal consistait dans un salon double que nous partagions avec des voisins discrets et compréhensifs. Ceux-ci habitaient les pièces à l'arrière et nous les deux pièces donnant sur la rue. Nous devions partager la même salle de bain et c'était notre seule source d'eau. Maman n'avait pas de lessiveuse et devait laver notre linge dans le bain.

Quand nous sommes arrivés, Richard et moi, notre mère était déjà installée là avec Francine. Pour deux personnes, ça pouvait toujours aller. Mais avec deux personnes de plus, et des ados, les dimensions du logement venaient de rapetisser pas mal!

Notre mère et Francine dormaient ensemble dans un lit double dans la pièce du fond, et Richard et moi dormions sur un divan lit que nous fermions le jour, pour qu'il reprenne sa fonction de divan!

Cette pièce servait à la fois de cuisine et de salon. Le vaisselier supportait la télé en location à la semaine! La location de télé était chose courante à cette époque, car leur prix d'achat dépassait de beaucoup la capacité de payer de plusieurs gens.

L'été passa. Tante Jeanne, grâce à ses contacts politiques, avait réussi à trouver un emploi chez Hydro Québec, et Francine et moi reprenions le chemin de l'école. Elle allait être en deuxième année à l'école St-Eusèbe et moi, je suis parvenu à aller à l'école Meilleur avec les Frères du Sacré-Cœur.

Cette communauté possédait une procure en face de l'école où ils vendaient du matériel scolaire et de bureau. Plusieurs manuels, dont celui pour l'enseignement de la grammaire française, étaient édités par eux.

La première journée d'école allait être mouvementée pour moi.

Après avoir reconduit Francine à son école, je me dirigeai vers la grande cour de récréation de l'école Meilleur. Lorsque la cloche sonna, on nous fit entrer dans la grande salle de récréation afin d'écouter le directeur de l'école, le frère Pacifique, nous souhaiter la bienvenue et du succès dans notre année scolaire.

Après la cérémonie de bienvenue, nous devons nous placer en rangs devant notre professeur. Moi, je m'alignai devant le frère Dominique qui allait être notre professeur de 7<sup>e</sup> année. Une fois monté en classe, le frère m'indiqua que, étant donné que j'habitais du côté ouest de la rue Delorimier, je devais aller à l'école Sainte-Marguerite-Marie, l'école de ma paroisse.

Je repris mon bulletin, très déçu, et me dirigea à l'école de ma paroisse.

Après être monté dans la classe de 7<sup>e</sup> année et avoir remis mon bulletin au professeur, on nous prévint que la classe est trop nombreuse et que certains élèves devront changer d'école. Comme j'habitais à la limite de la paroisse, et compte tenu que j'avais fait ma 6<sup>e</sup> année avec les frères du

Ma vie, comme je m'en souviens...

Sacré-Cœur, on me redonna mon bulletin et on me dit d'aller à l'école Meilleur où il y avait une place pour moi!

Inutile de dire à quel point j'étais content!

Je retournai à l'école Meilleur et on m'indiqua de monter au premier étage où se trouvait la 7<sup>e</sup> année, celle du frère Dominique. L'autre classe de 7<sup>e</sup> était enseignée par un professeur laïc.

Est-ce parce que j'arrivais d'une école dirigée par les frères qu'on m'a mis dans la classe du religieux, je ne le sais pas, mais j'étais très content de l'être, car j'avais déjà signifié au frère Jean-Rémy, à St-André-Avellin, que je souhaitais qu'on m'accepte au juvénat de sa communauté, située à St-Théodore de Chertsey.



André, juvéniste, en visite dans sa famille

J'aimais beaucoup le frère Dominique. Un professeur calme et soucieux de la réussite de chacun. Il a vite remarqué que j'avais de nombreuses failles dans mes apprentissages. Lorsqu'il sut, lors d'une entrevue qu'il m'avait accordé, un

soir, après souper, à sa résidence, que j'étais intéressé à entrer au juvénat de sa communauté et que je l'aie mis au courant de mon histoire, il a convenu avec moi qu'il me donnerait quelques rencontres de rattrapage après l'école.

C'est ainsi que je suis resté à quelques reprises, après la classe, afin qu'il me mette à jour en analyse grammaticale et en mathématique. Ces rencontres après la classe étaient de courte durée et peu nombreuses, car je devais revenir de l'école avec Francine, qui était encore trop jeune pour traverser les rues seules, surtout la rue De Lorimier, au coin du parc.

Nous revenions ensemble et nous nous installions sur la table de la cuisine pour faire nos devoirs. J'aidais Francine avec ses devoirs, surtout en lecture et en écriture! Elle aussi avait des retards, dus à ses nombreux changements de milieu de vie.

Au coin de chez nous, il y avait un restaurant dépanneur, et je m'étais fait ami avec le fils de la propriétaire. J'ai oublié son nom, malheureusement. Nous ne fréquentions pas la même école et n'avions pas beaucoup de moments après l'école pour se voir. Moi, je devais voir à Francine et lui, il devait aider ses parents avec leur commerce. Mais nous allions ensemble au cinéma Caméo, rue Ste-Catherine, le samedi matin.

Richard travaillait pour Hydro Québec et nous savions très peu de choses sur ce qu'il faisait de son temps. Il aidait notre mère à joindre les deux bouts en lui versant une pension. Il a toujours eu ce petit côté secret. Il n'aimait pas qu'on sache ce qu'il faisait et il ne voulait pas que nous touchions à ses affaires.

Moi, j'avais la responsabilité de m'occuper de Francine. Je l'attendais à la sortie de l'école et je préparais le dîner pour nous deux. Au retour de l'école, nous faisons nos devoirs et

Ma vie, comme je m'en souviens...

je préparais la table pour le souper. Parfois, je préparais un bol de salade pour chacun et aidais ma mère à faire la vaisselle. La soirée se passait devant la télé, le seul loisir que notre mère avait.

Le frère Dominique était responsable des servants de messe et il m'avait demandé si j'accepterais de servir la messe pour les religieuses du couvent que fréquentait Francine. La messe était à 6h30. Je devais me lever très tôt. Je revenais à la maison déjeuner et m'assurer que Francine avait tout pour aller à l'école. Et nous partions, la main dans la main, pour une autre journée d'école.

Pour me récompenser, ma mère me donnait des sous pour aller au cinéma avec mon ami ou pour aller voir jouer les Royaux de Montréal au Stadium au coin de la rue.

## Chapitre 7 - Ma nouvelle famille

### *Ma vie en communauté 1958-1966*

Ma 7<sup>e</sup> année à l'école Meilleur achevait. Le frère Dominique m'a demandé au début de juin, si j'étais toujours intéressé à entrer au juvénat. Je lui ai confirmé que j'étais toujours motivé à entrer en communauté chez les frères du Sacré-Cœur.

Le frère Dominique, qui m'avait accueilli un soir dans le salon de sa résidence de la rue Fullum, allait être l'instigateur d'une des décisions les plus importantes de ma jeune existence. Une décision qui allait changer complètement l'orientation de ma vie. Le début d'une fantastique aventure qui fera de moi un professeur voué à enseigner à des enfants d'école primaire.

J'aspirais à être comme lui, et comme les frères Rolland, Ronald et Jean-Rémy que j'avais côtoyés pendant deux ans à St-André-Avellin.

Le frère Dominique prit des arrangements avec ma mère pour les préparatifs et le transport. J'étais attendu au juvénat

des frères du Sacré-Cœur de Saint- Théodore de Chertsey le 15 août 1958.

Il a fallu acheter une malle, et prévoir tout le nécessaire. Richard a accepté de me donner quelques vêtements qu'il ne portait plus. On m'acheta un blazer, des souliers noirs et des espadrilles, et le 15 août au matin, un camion est venu prendre ma malle et une voiture est venue me chercher en début d'après-midi. Mon ami d'école, René Laffrance, était déjà dans l'auto. Je faisais mes adieux à ma famille et me préparais pour une longue période sans revenir à la maison.

Comme le disait ma mère, « Je donne un de mes enfants à l'Église. » J'étais adopté par cette communauté qui, cette journée-là, prendrait les meilleures décisions pour moi. Dorénavant, c'est elle qui m'instruirait et veillerait à mon bien être.

Il en coûterait à ma mère 1 dollar par jour seulement. Et il arrivera très souvent que la communauté ne recevra pas cette somme et n'insistera pas pour la recevoir. En retour, j'offrais à ma communauté mes bras, mon intelligence, ainsi que ma reconnaissance pour tout ce qu'elle faisait pour moi!

### *Ma 1ère année au juvénat*

La vie au juvénat était tout, sauf ce que j'avais imaginé, étant un habitué des couvents et des collèges.

À mon arrivée, on m'a assigné un ange gardien. Un juvéniste de 2<sup>e</sup> année, en syntaxe, qui avait pour tâche de m'initier aux us et coutumes du juvénat. Nous devons nous vouvoyer entre nous, porter veston et cravate pour la messe quotidienne. Les « nouveaux », nous avons une cravate rouge, et ceux qui en étaient à leur deuxième année une cravate bleue.

Guy, mon ange gardien, veillait à ce que je sache où aller et quoi faire en toutes circonstances. Du lever au coucher,

pendant un mois, il devait s'assurer que je sache quoi faire et quoi dire. Le directeur, appelé le frère Maître, était presque constamment avec nous. Il dormait dans une chambre au dortoir; c'est lui qui nous réveillait le matin à 6h00 avec un sonore « Ametur Cor Jesus », auquel nous répondions, encore un peu endormi, « Ametur Cor Mariae »!

Le frère Maître veillait à ce que nous fassions notre toilette du matin. Ensuite, rendez-vous dans la salle pour la prière du matin avant la messe de 6h30. Puis, le déjeuner, suivi des petits travaux d'entretien du matin.

Moi, je suivais mon ange gardien au local de la reliure où il travaillait à coudre des livres, les coller et les relier. Travail que je n'ai pas fait longtemps, car j'avais gâché un livre que j'avais mal placé dans la presse à couper les bordures de livres.

On m'a assigné au réfectoire, puis au lavoir, puis à l'entretien du dortoir où il fallait épousseter, passer la vadrouille et faire briller les évier et robinets. Ensuite, période en classe pour de la lecture.

Le frère maître nous réunissait tous les jours à 11h00 dans la salle de récréation, pour une conférence. Ensuite nous descendions au lac pour une baignade avant le dîner. Nous récitions le chapelet en remontant au juvénat.

Après chaque repas et, une fois les petites tâches accomplies, il y avait la récréation. Il y avait du tennis! Mon activité préférée.

Tous les mercredis après-midi, nous partions en promenade explorer la région ou visiter un camp d'été.

Le cours classique ou le cours sciences-lettres?

Mon ange-gardien était en syntaxe. Il m'avait expliqué qu'il faisait le cours classique. Il m'avait aussi expliqué que ceux qui n'étaient pas au classique faisaient le cours sciences-

lettres. La différence était qu'au classique on étudiait le latin et qu'en sciences-lettres il y avait plus de sciences physiques et de chimie. Mais que ça revenait à peu près au même. Comme il était au classique, j'espérais être choisi pour faire le même cours que lui. Il m'a expliqué que je passerais des examens de français et de mathématiques et ce sont les résultats à ces examens qui décideraient où je serais classé.

Pendant qu'il m'expliquait tout cela, j'ai eu l'impression que ceux qui suivaient le cours classique étaient les meilleurs.

Étant donné le nombre d'écoles que j'avais fréquentées et les faibles notes que j'avais obtenues dans mes bulletins, j'étais un peu inquiet et j'avais peur de ne pas bien réussir ces examens. Le frère Dominique avait essayé de combler quelques lacunes dans mes apprentissages, mais il ne pouvait pas combler, en une seule année, tous les trous que j'avais accumulés! J'étais bien conscient de ça.

Mais je me disais que si le frère Dominique avait jugé que je serais capable de réussir mon secondaire, ça devrait donc être possible!

La semaine suivante, avaient lieu les fameux examens!

À ma grande surprise, j'avais assez bien réussi l'examen de mathématiques. Mais l'examen de français, qui comportait une partie grammaire et analyse grammaticale et une partie rédaction de texte, fut plus difficile. J'étais nul en analyse logique et grammaticale, mais en rédaction j'ai eu une bonne note!! Mais ce ne fut pas suffisant pour être parmi les 25 meilleurs résultats qui feraient éléments latins dans le cours classique.

J'ai été classé en 8<sup>e</sup> année sciences-lettres et j'aurai le frère Jean-Guy comme professeur titulaire. C'est là où je fus confronté pour la première fois à une forme de classe académique comme il existe dans une société avec différentes classes sociales. Ceux qui étaient aux classiques

avaient le don de nous faire sentir inférieur intellectuellement et cette « lutte de classe » me poursuivra tout au long de mon séjour en communauté.

C'est là que mon parcours scolaire éparpillé me rejoignait pour me desservir! J'avais été classé pour ce que je savais en arrivant et non pas sur les résultats que j'allais récoltés par la suite. J'ai eu beau être premier de classe, mais c'était au scientifique, donc moins bien coté que le classique!

Il restait d'autres domaines où il était possible de se démarquer : pour les uns, ce fut la musique, pour d'autres, le chant ou le théâtre, et pour moi, ce fut le sport.

J'ai été champion au tennis; j'ai appris à fabriquer des filets en corde de toutes sortes : filet de but de hockey ou de crosse, ou encore filet pour le volleyball ou le tennis. J'allais développer « une spécialité » que je ne transmettrai qu'à peu de personnes!

Officiellement, nous étions tous égaux! Mais la compétition intellectuelle était toujours présente. Aux meilleurs cerveaux les meilleures opportunités! Moi qui détestais la compétition, même dans le sport - je jouais pour avoir du plaisir, pas nécessairement pour gagner!

C'était surtout la compétition pour monter dans l'échelle de la considération qui me dérangeait. Ceux qui étaient en éléments latins et en syntaxe avaient le bout du nez un brin plus haut que les autres. Surtout que ceux qui étaient « au classique » n'avaient pas d'examens du ministère! Ils dépendaient directement de l'université et s'ils avaient une moyenne annuelle de 75% et plus, ils étaient exemptés d'examens. Pendant que nous étions en examens, eux, étaient en classe à lire avec la consigne de ne pas nous déranger!

Sans le savoir, j'entrais dans un monde faussement égalitaire. Tout était prétexte à l'envie : avoir telle tâche,

avoir telle exemption, être responsable de tel projet; tout était objet d'évaluation. Nous étions évalués pour tout! Mais ce n'était jamais dit. Et ça ne faisait que commencer. Je devais apprendre à vivre avec cette compétition!

J'ai eu le frère Jean-Guy pour professeur en 8<sup>e</sup> année. Il était également infirmier. J'aurai au cours de l'année besoin de ses services pour soulager ma constipation chronique.

Le frère Jean-Guy était dans la cinquantaine et possédait beaucoup d'expérience. Il avait pour son dire que tout peut s'apprendre. Que ce n'était qu'une question de temps et de persévérance.

J'ai beaucoup appris avec lui, car il répétait tout de plusieurs façons différentes. Et il y avait toujours une phrase qui, à un moment donné, me rejoignait.

Ce fut la première année de tout mon parcours scolaire où j'ai eu les meilleures notes! C'était le déclic qui m'a donné confiance en moi. J'étais capable de réussir! Et c'est ce que j'ai fait!

En classe, dans le coin derrière le pupitre du professeur, il y avait une étagère en coin qui supportait une statue du Sacré-Cœur. J'ai décidé que ce serait moi le responsable d'allumer la petite lumière rouge qui ornait la statue en entrant dans la classe et qui l'éteindrais en quittant. Déjà, je me laissais prendre au jeu de la différenciation. Ça ira plus loin, jusqu'à développer une relation particulière avec le frère Marie-Albert, le frère Maître. J'en glisserai peut-être un mot un peu plus loin! C'est assez délicat...

Le frère Maître, en plus d'être notre directeur, il était également notre directeur spirituel. Avec le début des classes, commençait également la formation spirituelle, personnelle, et sociale. On nous avait donné un petit carnet, dans lequel nous écrivions un aspect de nous à travailler, à améliorer, durant le mois.

Tous les soirs, lors de la prière du soir, je devais jeter un regard sur ma journée afin d'évaluer en quoi les moyens que je m'étais donnés m'avaient permis de développer ou améliorer tel aspect de mon caractère ou comportement. Par exemple, m'efforcer d'être plus gentil envers telle personne qui me tombait sur les nerfs, ou être moins distrait durant la méditation du matin. Je devais, au moyen d'une grille, m'attribuer une note lettrée ou chiffrée, à chacun des points que j'avais choisi d'améliorer durant le mois.

Et, une fois par mois, nous allions rencontrer le frère Maître pour en discuter avec lui. Tout était considéré : autant mes résultats scolaires, que mes relations sociales avec les autres, sans oublier ma formation spirituelle.

Au jувénat, les journées étaient bien remplies. Du lever à 6h00 au coucher à 21h00. Tous les moments devaient être occupés. Les interactions sociales étaient très importantes et devaient être polies et courtoises. Nous devions nous vouvoyer les uns les autres, éviter les amitiés particulières. et ne pas nous isoler lors des récréations. Nous étions constamment en train de chercher à nous améliorer en tout, sans se mettre trop d'objectifs à la fois et sans avoir d'attentes trop élevées. Être de bonne humeur; éviter de se laisser aller à la tristesse ou aux pensées moroses.

Au postulat, le frère Jean-Rémy, mon directeur spirituel, ne cessera de me le répéter :

« André, gare aux pensées moroses! ».

Le frère Maître savait que depuis l'âge de 8 ans j'étais orphelin de père. Est-ce pour cette raison qu'il fut, en privé avec moi, plus affectueux? Je l'ignore. Il m'est arrivé d'éprouver de grandes peines et il a toujours su me consoler, me serrer contre lui, comme un père normal le ferait. Ça me faisait un grand bien.

Ma vie, comme je m'en souviens...

Quand il a appris, suite à une rencontre avec mon pédiatre, que j'avais le testicule gauche qui n'était pas descendu dans le scrotum, sur les conseils du médecin, il a tenté de le glisser manuellement du canal inguinal vers le scrotum.

C'était délicat. Mais à aucun moment il m'a manqué de respect, et il s'est toujours assuré que j'étais à l'aise dans cette situation.

Il en fut de même avec le frère infirmier qui a eu, en plus d'être mon titulaire, à soigner ma constipation en me faisant des lavements.

Les deux religieux étaient au courant de mon état de santé et ils ont toujours été d'une grande discrétion.

J'aimais être au juvénat. Mon professeur était excellent, et mes notes s'amélioraient de mois en mois. Nous étions bien encadrés et ça me rassurait. J'aimais jouer au hockey, skier, jouer au tennis.

L'année scolaire passa très vite et nous nous sommes retrouvés à la fin juin, à la porte des vacances d'été avec le jardinage, la baignade et les longues promenades du mercredi après-midi. Nous partions en exploration. Nous visitons les camps d'été de la région, les petites localités autour du collège.

Fin juillet et début août, nous nous préparions à aller en visite dans notre famille pendant deux semaines.

Nous étions les premiers à pouvoir aller visiter notre famille aussi rapidement. Avant, les juvénistes entraient en communauté sans pouvoir aller visiter leur famille pendant de nombreuses années.

Un matin, à la fin du déjeuner, le frère Maître annonça que de nombreux jeunes garçons étaient attendus au juvénat à la mi-août, et que ceux qui montaient en 9<sup>e</sup> année devraient

déménager au postulat à Rosemère pour faire de la place aux nouveaux jувénistes.

C'est ainsi que je me suis retrouvé une fois de plus avec le frère Jean-Rémy qui était le directeur de l'école des garçons à Saint-André-Avellin. J'étais triste de quitter quelques-uns de mes amis qui demeuraient à Chertsey, mais très heureux de retrouver mon ancien directeur! Qui, de plus, serait mon nouveau directeur spirituel.

Nous nous retrouvions encore les plus jeunes du postulat, avec ceux de 10<sup>e</sup> et 11<sup>e</sup>, ainsi que ceux qui étaient au classique, en méthode et en versification.

Je « montais » en 9<sup>e</sup> année. Nous étions environ 28 dans la classe. Il a fallu remplacer les gros pupitres à tiroirs que nous avions et que j'aimais beaucoup, pour des pupitres plus petits, dont la planche se lève, semblables à ceux que nous retrouvions dans les écoles. J'étais très déçu! J'avais l'impression que nous étions à part des autres, en plus d'être les nouveaux et les plus jeunes du postulat.

De plus, notre professeur titulaire était également nouveau. Il était jeune, distant, et ne fraternisait pas avec nous en dehors de la classe. Il ne semblait pas s'intégrer très bien avec les autres professeurs non plus.

Nous avons appris, en fin d'année, qu'il avait quitté la communauté. Je ne me souviens même pas de son nom! C'est dire à quel point il ne m'a pas beaucoup marqué!

Ce fut une année difficile, côté académique. J'en arrachais en mathématiques et j'ai coulé cette matière à la fin d'année. Je n'étais pas le seul. À mon souvenir, c'est toute la classe qui a eu droit à une mise à niveau en mathématiques.

Ça me fut bénéfique puisque, à mon premier bulletin, en octobre, j'étais 1<sup>er</sup> de classe. Et j'ai gardé les premières places dans mes autres bulletins toute l'année.

Ma vie, comme je m'en souviens...

C'est cette année-là que j'ai commencé à écrire un journal personnel. Réjean Paquin, qui était en versification, m'avait donné un cahier et il m'encourageait à écrire ce que je ressentais, un peu à la manière d'Anne Frank, dont j'avais lu l'histoire de sa vie en confinement durant la Deuxième Guerre mondiale.



Mon groupe au postulat. Je suis le premier dans la première rangée à droite

Je ne sais pas trop pourquoi, mais j'avais plus de facilité à me lier avec des personnes plus âgées que moi. Au postulat, il y avait une règle, non écrite mais qui nous était répété à l'occasion, et qu'il fallait respecter jusque dans une certaine mesure:

« Jamais seul, rarement deux, toujours trois et plus! »

Ce qui veut dire qu'on pouvait déroger un peu à cette règle en autant que nous n'excluons personne et que c'était discret.

La vie en groupe fait ressortir des affinités et des irritants. Des personnes avec lesquelles on s'entend bien naturellement et d'autres personnes qui nous tombent sur les

nerfs. C'était important pour moi d'avoir quelques personnes avec lesquelles je m'entendais bien. N'ayant à peu près pas eu de vie de famille, j'avais besoin de développer des liens plus étroits avec quelques personnes et de me sentir bien.

Me tailler une place et être quelqu'un de reconnu me reposait d'avoir à vivre constamment avec beaucoup de personnes avec qui j'étais constamment en compétition. Sinon, on devient anonyme et on ressent du rejet.

En communauté, j'y reviens, on a beau être habillé pareil, il faut absolument être capable de se démarquer afin d'aller chercher de la reconnaissance! Sinon, on n'est personne.

Début juillet, commençaient les cours d'été, avant de partir pour aller visiter notre famille, au début août.

Les cours d'été avaient lieu en matinée et ils étaient l'occasion de combler les trous que nous pouvions avoir dans le programme scolaire. C'est ainsi que j'ai pu me rattraper en mathématiques, l'année où j'étais en 9<sup>e</sup> année. Ça m'a permis l'année suivante, comme je viens de le mentionner plus haut, d'être parmi les cinq premiers de classe en 10<sup>e</sup> année.

Les cours d'été avaient également pour but de parfaire nos connaissances générales dans divers domaines. C'est ainsi qu'il y a eu un cours sur l'art graphique. À l'aide de diapositives, nous pouvions admirer des œuvres de divers peintres et les écoles auxquelles ils ont participé.

Nous pouvions également enrichir nos connaissances littéraires en faisant l'étude de diverses œuvres d'auteurs canadiens ou européens.

Au retour de notre visite dans notre famille, le temps était venu de nous préparer à partir au noviciat qui aurait lieu à Granby. Après trois belles années à Rosemère, nous

Ma vie, comme je m'en souviens...

quittions à regret notre bon frère Jean-Rémy qui nous aura guidés durant toutes ces belles années.

En août 1962, j'arrive à Granby - j'ai alors 18 ans - avec mon groupe de postulants pour commencer mon noviciat chez les frères du Sacré-Cœur. Le frère Florencien en est le frère Maître.



André, novice, deuxième dans la deuxième rangée de droite à gauche

Le 15 août, c'est la cérémonie de prise d'habit. Nous devons choisir un nom de religieux. Une façon de signifier que nous n'appartenions plus au monde dans lequel nous vivions auparavant. Que nous appartenions maintenant uniquement à l'Église. J'ai choisi le nom de frère Louis-André.

Le frère Florian Jutras était notre professeur de théologie. Sur la photo ci-dessus, on le reconnaît, dans la première rangée, par son large sourire! Il arrivait de Rome, avec dans son sac d'école, une maîtrise en théologie.

Le frère Placide, son voisin de droite, sera l'historien de notre communauté. Un religieux dynamique, polyvalent, sachant à peu près tout faire au sein de notre communauté, il aura la

belle tâche de nous faire aimer et apprécier la communauté des frères du Sacré-Cœur!

Au centre de la première rangée, trône le frère Florencien, notre maître des novices! Il nous initiera à de nombreuses spécialités. Avec lui, nous ferons l'élevage et l'abattage de lapins, nous planterons une grande variété de glaïeuls, nous apprendrons à faire du vin de cerises, nous cultiverons une grande variété de légumes parties en semence au printemps dans une énorme serre, nous ferons de la mise en conserve dans la « cannerie » munie d'une énorme étuveuse, nous ferons les vendanges dans le vignoble et la cueillette des pommes dans le verger. Comme si ce n'était pas assez, il formera une chorale dont il sera le principal soliste!! Et, dans ses moments libres, il sera notre frère Maître et il nous enseignera le petit catéchisme de tout bon religieux. À sa droite, on retrouve le petit frère Bethmans, exégète de formation, et écrivain dans ses moments libres. Il nous enseignera l'Écriture Sainte, à l'aide d'une belle bible de Jérusalem reçue en cadeau lors de notre prise d'habit !

Les deux garçons à chaque extrémité de la première rangée sont des postulants qui suivront les cours en même temps que nous, mais dont la décision de poursuivre dans la communauté n'était pas encore arrêtée!

Tous les frères novices apparaissant dans la photo provenaient de trois provinces religieuses différentes: les provinces de Montréal, de Granby et de l'Ontario.

À la fin de mon noviciat, j'ai choisi, à 19 ans, de plonger dans cet univers à la fois familial et exigeant de la vie religieuse au sein de la communauté des frères du Sacré-Cœur!

Pour l'occasion, maman est venue, accompagnée de Madeleine, Richard et Francine. Elle a amené également deux frères de mon père : oncle Wilfrid et oncle René, ainsi

que leur épouse, tante Germaine et tante Fernande. Un grand moment! Dont je possède de nombreuses photos dans mon album!

En septembre, je commence mes études universitaires de quatre ans en vue de l'obtention du baccalauréat en enseignement primaire et secondaire.

*Mon séjour en communauté, du 15 août 1958 au 24 juin 1966, marque profondément ma vie.*

Comme je l'ai mentionné plus tôt, le 15 août 1958 je quittais ma famille que j'avais peu fréquentée pour rejoindre une autre famille dans laquelle je séjournerai pendant huit ans. Un séjour qui marquera ma vie pour le reste de mes jours.

Ce matin-là, un frère est venu me chercher sur la rue Delorimier pour m'amener au juvénat des frères du Sacré-Cœur, communauté que j'ai connue pendant mon séjour à St-André-Avellin.

Juste avant d'arriver à St-Théodore-de-Chertsey, le frère s'est arrêté dans un petit restaurant pour nous acheter un cornet de crème glacée. Le propriétaire de ce commerce avait un enclos dans lequel il gardait quelques chevreuils.

J'ai un souvenir assez précis de cet événement. Ainsi que toute cette période de ma vie.

Dès mon arrivée, un « ange gardien », comme noté plus haut, m'a pris en charge afin que je me familiarise le plus rapidement possible à ma nouvelle vie. J'avais connu le couvent, puis le collège, mais le juvénat, c'était un tout autre monde. Je devais m'intégrer dans un groupe de juvénistes comme moi, dont certains en étaient en leur deuxième année. J'entrais dans une communauté religieuse qui m'accueillait à bras ouverts, comme dans une nouvelle famille.

Ma vie, sans trop le réaliser, entrait dans une étape qui marquerait tout le reste de mon existence. Je sais que ce que

je suis, dans tout mon être, prend sa source dans cette décision que j'ai prise à 14 ans, d'entrer dans une communauté de religieux enseignants. L'enseignant que je suis devenu prend son origine, sa manière d'être et d'exercer cette profession, de cette décision!

Je prenais cette décision à une période où ma vie s'en allait nulle part. J'étais à la recherche d'une famille, d'un père que je n'avais pas eu, de guides inspirants pour orienter ma vie.

J'ai rencontré le frère Marie-Albert, le maître des juvénistes, qui me prendra sous son aile bienveillante. Comme je l'ai souligné antérieurement, il sera le père que je n'ai pas eu. J'aurai avec cet homme une relation privilégiée, père-fils, très intime, comme peu de garçons, je pense, auront l'occasion d'avoir avec lui.

Il y avait comme une certaine hiérarchie entre nous, des nouveaux aux anciens, selon la date d'entrée. Et celle-ci s'exprimait par la couleur de la cravate : rouge pour les nouveaux arrivés, verte pour ceux de la 2<sup>e</sup> année, grise pour ceux de la 3<sup>e</sup> année, et noire pour ceux de la 4<sup>e</sup> année.

Ces derniers, les plus vieux, se trouvaient en 11<sup>e</sup> année s'ils suivaient le programme scientifique, ou en versification s'ils suivaient le cours classique.

Si, comme moi, ils aspiraient à entrer dans la communauté des frères, ils étaient appelés postulants jusqu'au moment de la prise d'habit. Puis, c'était le noviciat, une période durant laquelle les novices étaient formellement initiés à la vie religieuse. Ensuite, s'ils décidaient de faire le pas et d'entrer dans la communauté, ils prononçaient d'abord des vœux temporaires de pauvreté, de chasteté et d'obéissance et portaient un petit crucifix au cou. Quelques années plus tard, s'ils décidaient de rendre permanente cette décision, ils prononçaient des vœux perpétuels et portaient un plus grand crucifix au cou .

Ma vie, comme je m'en souviens...

La hiérarchie que je viens de décrire sera le cadre qui déterminera le rang que j'aurai dans la communauté ainsi que le rôle que j'aurai à exercer dans celle-ci.

Et c'est cette hiérarchie qui me causera le plus de difficulté durant mon séjour dans cette communauté. Parce que, qui dit hiérarchie dit compétition, et la compétition ne fera pas bon ménage avec moi, comme je l'ai noté plus haut.

Vu mon parcours académique, avoir été accepté au scientifique, c'était déjà un exploit! J'étais admis dans une école secondaire privée, où j'allais avoir les meilleures conditions qu'il y avait à cette époque pour étudier! Je me considérais comme privilégié! Je baignais dans un cadre des plus enchanteurs, à la campagne. J'avais d'excellents professeurs; beaucoup de sports : tennis, balle molle, hockey en hiver, la crosse, ski alpin et de fond, baignade dans un lac privé, avec canots, chaloupes et cours de natation, qui m'auront permis d'obtenir la badge sénior de la Croix-Rouge Canadienne!

Au printemps, il y avait la cabane à sucre; l'été, le samedi, dîners aux crêpes sur feu de bois à la cabane, des frites sur le feu! Tous les mercredis après-midi, promenade dans les bois, visite des camps d'été de la Saint-Vincent-de-Paul et celui des frères Maristes.

Côté académique, j'étais en 8<sup>e</sup> année avec un excellent professeur et un confrère en dehors de la classe! Le frère Jean-Guy, 55 ans environ, très expérimenté qui nous fréquentait tous les jours, étant le bras droit de notre frère Maître.

Plus l'année scolaire passait, plus j'étais content de ne pas avoir été classé en éléments latins. Le frère Jean-Claude, leur professeur, m'était peu sympathique, et il était distant avec nous. Il était notre professeur de chant grégorien et liturgique, avec le frère Alban, le professeur de syntaxe, dont

le jeune frère, Denis Dion, était en éléments latins. Et il était peu patient, s'emportait facilement lorsqu'une pièce nous était difficile à apprendre; un religieux distant, peu amène, et hautain.

*La 9<sup>e</sup> année déménagement!*

Malheureusement, mon année à St-Théodore de Chertsey ne dura qu'une année!

Étant donné le nombre élevé de garçons qui avaient demandé de venir au juvénat des frères en septembre, notre groupe qui montait en 9<sup>e</sup> année avait dû quitter et aller à Rosemère, pour faire de la place aux nouveaux arrivants.

Mais je me suis vite consolé quand j'ai appris que mon prochain frère Maître serait nul autre que le frère Jean-Rémy que j'avais eu comme directeur à l'école de Saint-André-Avellin quand j'étais pensionnaire chez M. et Mme. Laporte!

Il m'a tout de suite reconnu et il m'a personnellement accueilli! J'étais très heureux! Mon adaptation à mon nouveau milieu en fut facilitée, car je regrettais beaucoup d'avoir à quitter le frère Marie-Albert, avec qui je m'étais lié beaucoup, affectivement...

Malheureusement, le frère qui allait enseigner la 9<sup>e</sup> année n'était pas très chaleureux ni accueillant; sa relation avec notre groupe était froide, et peu motivante. Il ne nous fréquentait pas en dehors des cours. Comme je l'ai déjà mentionné plus haut, ce ne fut pas une très bonne année scolaire pour moi et plusieurs élèves de ma classe. En fin d'année plusieurs, dont moi, avons échoué en mathématiques et avons dû recevoir des cours de rattrapage durant l'été pour nous mettre à niveau pour réussir notre 10<sup>e</sup> année qui débutait en septembre.

Ce qui nous fut bénéfique, et pour moi en particulier. Comme déjà noté plus haut, à mon premier bulletin, en

Ma vie, comme je m'en souviens...

octobre, j'étais premier de classe pour la première fois de ma vie, et j'ai conservé les cinquième ou sixième premières places toute l'année! Le frère Jean-Rémy était fier de moi, en particulier, car il se souvenait de mes faibles résultats de 6<sup>e</sup> année à St-André-Avellin où j'avais passé mon année avec 60% seulement.

C'est dire que, académiquement, mon année 1959-1960 sera une des plus belle de tout mon parcours scolaire et ça s'est poursuivi en 11<sup>e</sup> année! Où ma moyenne voisinait les 80%. Et la confiance en moi, en prime!

L'année de mes 16 ans, 1960, sera une des plus belles de ma vie! J'ai pris conscience de mes capacités et j'ai développé une meilleure confiance en moi. Ce qu'une vie bien organisée et stable pouvait donner! Que je n'aurais pas eu ailleurs qu'au postulat des frères du Sacré-Cœur! J'étais en voie de devenir un homme!

*L'année des choix!*

L'année 1960-61 sera l'année des choix importants qui allaient orienter ma vie pour toujours! J'étais en 11<sup>e</sup> année; mes résultats scolaires se poursuivaient sur la bonne voie et j'étais à un carrefour de ma vie.

Choisir de devenir postulant dans la communauté des frères du Sacré-Cœur, c'était demander de devenir membre de cette communauté. Et j'ai été accepté! On m'accueillait comme novice dans cette communauté pour l'année suivante, 1961-1962.

Au mois d'août, on m'envoyait faire mon noviciat à la maison-mère de Granby. Le 15 août 1961, je revêtais le très bel habit des frères du Sacré-Cœur! Je devenais le frère, en Jésus-Christ, de mes anciens professeurs de 6<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup>, 10<sup>e</sup> et 11<sup>e</sup> années! Je portais, officiellement, le nom de frère Louis-André.

## Chapitre 7 - Ma nouvelle famille

J'ai eu le fameux frère Florencien comme Maître des Novices! Un homme extraordinaire, jovial, bon vivant, qui touchait à tout, tellement il aimait expérimenter dans divers domaines!

Il faisait du vin de cerises et de pissenlits, il élevait des lapins et en faisait la reproduction. Il cultivait diverses variétés de glaïeul, il faisait un immense potager, et il avait une très belle voix de baryton.

Nous vivions dans un des cadres des plus enchanteurs que j'ai connus, le Mont-Sacré-Cœur!

Moi, le petit orphelin de père, depuis l'âge de 8 ans, j'allais faire un énorme saut qui allait donner un sens à toute ma vie!



Mes premiers vœux en présence de ma famille

Mon année de noviciat sera une des plus belles de ma vie! J'étais accueilli dans une communauté comme aspirant religieux! Je portais l'habit des frères du Sacré-Cœur et j'allais prononcer mes premiers vœux de pauvreté, de

Ma vie, comme je m'en souviens...

chasteté et d'obéissance, lors d'une très belle cérémonie religieuse, qui officialisait mon appartenance à cette communauté, avec tous les avantages que cette communauté pouvait offrir, tant sur le plan personnel qu'académique. On mettait tout ça à ma disposition, gratuitement!

Que pouvais-je demander de plus, moi qui étais déjà pauvre!

Les cours dispensés au noviciat avaient pour but, comme je le mentionnais plus haut, de m'initier à la vie religieuse.

J'apprenais l'histoire de cette jeune communauté dans un cours dispensé par le frère Placide. Celle-ci fut fondée par le père André Coindre, en 1821, qui désirait améliorer la qualité de l'enseignement dispensé aux jeunes garçons, d'abord en France puis éventuellement dans tous les pays où la communauté était invitée à enseigner. Car la vocation première de cette communauté était l'enseignement aux garçons, surtout ceux qui en avaient particulièrement besoin pour permettre à la France de sortir de l'ignorance dans laquelle l'avait plongée la Révolution française.

Au fur et à mesure que la communauté prenait de l'ampleur, les frères du Sacré-Cœur furent invités à aller dispenser leur enseignement au Canada, et en particulier au Québec où tant de personnes comme mon père défunt ne savaient ni lire ni écrire. Puis éventuellement en Afrique et en Haïti.

J'étais initié à l'Histoire sainte dans un cours que donnait le frère Jean-Bethmans, licencié en écritures saintes et auteur de livres sur le sujet. On m'a donné comme documentation pour ce cours une bible de Jérusalem.

Mon cours de théologie, qui était très relevé, était donné par un théologien et écrivain, le frère Florian, qui était diplômé de l'université *Jesus Magister* de Rome!

Fin septembre début octobre, pendant une semaine, les cours faisaient relâche pour la cueillette des pommes dans le verger.

Puis, ce fut le cannage des tomates! Le collège était équipé d'une étuveuse et d'une « canneuse » industrielle! Nous stérilisons les grosses boîtes de conserve à la vapeur et la boîte remplie, elle était scellée par une autre machine.

Ensuite, ce furent les vendanges du raisin bleu.

J'ai appris à prendre soin des lapins et à savoir quand et comment en faire la reproduction. Nous avons un système très sophistiqué pour identifier les mâles reproducteurs et les femelles reproductrices afin d'éviter la consanguinité : chacun recevait un numéro qui était imprimé dans l'oreille de l'animal à l'aide d'un poinçon et de l'encre de Chine.

J'ai également appris à faire du vin de cerises et de pissenlits. À gérer un potager. Tout était matière à apprentissage et j'en demandais toujours plus!

Nous vivions dans un milieu très riche! Il y avait tellement de choses que je voulais apprendre! Sans compter un décor des plus enchanteurs!

Juste un exemple; entre deux ailes du collège, il y avait un jardin floral où le muguet dominait. Au printemps, lorsque les fenêtres s'ouvraient enfin après un long hiver, des effluves parfumées embaumaient toutes les pièces. Ce coin de paradis avait été nommé : « Les buissonnais » en l'honneur de Sainte Thérèse de l'enfant Jésus dont la statue trônait dans un coin du jardin!

L'été, nous profitions d'une piscine rafraîchissante après un bon match de tennis sur terre battue!

Tout contribuait à nous faire découvrir les bienfaits de la vie commune, le partage des habiletés, la richesse de la vie en communauté!

Le Mont Sacré-Cœur, en plus d'héberger les Frères du Sacré-Cœur, accueillait également le monastère des pères Trinitaires que nous visitions à l'occasion.

Un soir, les pères nous avaient invités à une soirée cinéma : le frère du cinéaste documentariste, Pierre Patry, était venu nous présenter deux de ses réalisations, dont le film sur les sœurs cloîtrées, *Les Servantes de Jésus-Marie*, du Vieux Hull de Gatineau, dont la spécialité était de fournir les hosties utilisées lors de la célébration de l'Eucharistie dans toutes les paroisses du Québec.

Pierre Patry nous avait raconté des anecdotes savoureuses vécues lors du tournage du documentaire.

Avec toutes ces activités, les journées d'un novice passaient très vite. Trop vite! Déjà, nous parlions de prononcer nos vœux qui rendraient officielle notre appartenance à la communauté des Frères du Sacré-Cœur!

Ces vœux, comme je l'ai expliqué plus haut, étaient au nombre de trois, et ils étaient prononcés pour un an. Nous devions les renouveler tous les ans, et ce pendant trois ans. Ensuite, si tel était notre désir ainsi que celui de la communauté, nous prononcions nos vœux perpétuels, c'est-à-dire, pour la vie. Et si nous n'étions pas prêts à cet engagement perpétuel, nous pouvions renouveler nos vœux temporaires pour un autre trois ans. J'ignore, cependant, combien de fois nous pouvions répéter ces trois ans de vœux!

Voici en quoi consistent ces vœux qui apparaissent bien mystérieux aux non-initiés :

- Le vœu de pauvreté, qui consistait à ne rien posséder vraiment à soi. Tout nous était fourni mais ne nous appartenait pas. Si nous voulions ou avions besoin de quelque chose, nous devions le demander à notre supérieur immédiat. Au noviciat, c'était le frère Maître, qui évaluait si ce que je demandais

m'était réellement nécessaire. Le pécule, c'est-à-dire, avoir une somme d'argent dont nous pouvions disposer à notre convenance, était interdit dans la communauté.

- Le vœu de chasteté, qui consistait à ne pas entretenir de pensées impures, comme le désir d'utiliser son corps pour des plaisirs sexuels.
- Le vœu d'obéissance, qui consistait à accepter d'être à la disposition de la communauté pour accomplir toutes les tâches que notre supérieur immédiat désire que nous fassions pour combler les besoins de la communauté. Ce qui ne signifie pas une acceptation aveugle des désirs formulés par le supérieur. Ce qui serait faire insulte à notre intelligence.

Peu de temps après avoir prononcé nos vœux, nous devions quitter, à regret, le Mont Sacré-Cœur, car notre noviciat était terminé. Nous devions retourner dans notre « province » communautaire, celle de Montréal où était situé à Rosemère la maison Sacré-Cœur de Montréal.

La communauté des frères du Sacré-Cœur était fractionnée en régions administratives qu'on dénommait « provinces » . Le Mont Sacré-Cœur, par exemple, était situé dans la province de Granby. Mais les différentes provinces, tout en étant autonomes, pouvaient s'entraider. C'est pourquoi nous avons pu faire notre noviciat à Granby avec des confrères provenant de la province d'Ottawa. La province de Montréal accueillait ces derniers afin qu'ils puissent poursuivre leurs études avec nous au scolasticat de la province de Montréal.

Le but du scolasticat, qui durait quatre ans, était de nous préparer à l'enseignement. Il s'agissait d'études universitaires que nous faisions hors campus affiliées à une université. Notre scolasticat était affilié à l'Université de Montréal.

Ma vie, comme je m'en souviens...

Les deux premières années étaient des études dites académiques, c'est-à-dire des études visant à approfondir les matières de base, comme le français : grammaire, littérature, compréhension écrite, composition; les mathématiques; les sciences physiques et la chimie; les sciences naturelles : la biologie, la zoologie.

Les deux dernières années de ce baccalauréat étaient consacrées à des études en psychologie de l'enfant, en pédagogie, en didactiques de l'enseignement de diverses matières.

Après avoir obtenue notre diplôme en enseignement, on nous donnait une « obédience », c'est-à-dire, une fonction dans la communauté. Comme la vocation de la communauté était destinée à l'enseignement, un poste en enseignement primaire ou secondaire nous était attribué dans une commission scolaire. Il ne restait plus qu'à acquérir de l'expérience! Et ça, comme le dit si bien le dicton,

« Ça ne s'apprend pas dans les livres. C'est en enseignant que nous apprenons à enseigner! »!

*Ma première année au scolasticat de Rosemère*

Le collège de Rosemère en 1961 était un bâtiment récent. Il avait la forme d'une croix : un long manche et deux ailes, surmontées d'une campanule qui supportait la plus grosse et la plus lourde ainsi que la plus haute statue du Sacré-Cœur connue sur un bâtiment habité.

J'y revenais après un an passé au Mont Sacré-Cœur de Granby, mais dans l'autre bras de cette croix : l'aile du scolasticat.

Ma première année d'université allait nécessiter une double adaptation. J'étais maintenant un frère du Sacré-Cœur au même titre que les professeurs que j'avais eus à St-André-

Avellin et à l'école Meilleur, ainsi que les frères qui nous dispensaient les cours.

En même temps, je devais m'adapter à ma première année d'université affiliée à l'Université de Montréal. Si la marche entre primaire, secondaire, et université est haute, elle était encore plus haute à cette époque! N'ayant pas eu le niveau collégial qui prépare les étudiants d'aujourd'hui à accéder aux études universitaires.

Mais nous avons la crème des enseignants! Le frère Jacques, notre professeur de français, était lui-même étudiant à la maîtrise en français à la même université. Il m'a fait découvrir mon talent en écriture! Il lisait même mes textes en classe. Il n'en fallait pas plus pour que mes notes en français explosent! Mis en confiance par cette reconnaissance, cela a également contribué à améliorer mes notes dans les autres matières, sauf peut-être en mathématiques, qui demeurera mon principal cheval de bataille!

L'éclosion également d'une amitié, la première de ma vie! Gilles Saumure éprouvait les mêmes difficultés que moi en mathématiques et il tolérait mal lui aussi le climat de compétition qui s'était installé dans le groupe de scolastiques. Il y avait la compétition académique avec laquelle, à la rigueur, nous pouvions nous adapter. Mais c'était surtout le besoin qu'éprouvaient certains à se faire remarquer de la direction. Les futurs « leaders » qui prendront plus tard les postes de direction.

Le frère Bernard, notre frère Maître et en même temps notre directeur spirituel et guide de vie religieuse, en était un peu responsable. Il était un peu « collet monté » lui-même et il avait sa cour autour de lui, des préférés!

Gilles et moi découvrions l'importance d'être bien vu des autorités. Il y avait, c'est sûr, de la jalousie et de l'envie! Ça

Ma vie, comme je m'en souviens...

me dérangeait au postulat, cette espèce de compétition; ça me dérangera encore plus au scolasticat. Et ça me dérangera toujours, je pense! Est-ce dans un pareil climat de compétition que j'ai envie de vivre ma vie religieuse? J'en doutais déjà! Gille Saumure aussi.

On me disait que c'était pour s'arranger. Que ce n'était qu'une question d'adaptation. Moi, je pensais que l'autorité, le frère Maître, ne parvenait pas à créer une atmosphère chaleureuse et d'entraide dans le groupe.

Puis, la fin des cours arriva. La communauté avait décidé de changer la vocation du camp d'été de Chertsey. Les installations du camp deviendraient un camp de vacances pour les jeunes et les frères scolastiques en seraient les moniteurs.

Ce projet emballant allait dynamiser le groupe et chacun apporterait sa part dans l'organisation des activités du camp.

Il fut décidé qu'il y aurait un cartable pour chaque champ d'activité dans lequel serait décrit les activités proposées, la liste du matériel nécessaire, l'horaire, la durée, etc.

Étant donné que j'avais la tâche d'imprimer les copies pour le frère Lévis, on m'a chargé de l'impression des différents cartables des moniteurs.

Moi, j'avais la responsabilité de préparer et d'entretenir les différentes embarcations : les chaloupes, les canots et les puces d'eau. J'étais dans mon élément dans l'eau ou sur l'eau. Je ne me serais pas senti à l'aise d'être moniteur d'une équipe de campeur. J'aimais mieux m'occuper de voir à m'assurer d'avoir suffisamment de ceintures de sécurité, de voir à ce que les rames et les avirons soient en bon ordre.

J'avais également la responsabilité de la surveillance sur l'eau lorsque les campeurs utilisaient les embarcations et lorsqu'ils étaient en train de se baigner. En plus, j'initialisais les

jeunes à la sécurité sur l'eau et dans l'eau et je donnais des cours de natation. Un soir sur deux, j'étais affecté à aider les moniteurs d'équipes à encadrer les campeurs lors des feux de camp ou les soirées de projection de films. Des tâches bien remplies qui étaient dans mes cordes!

On m'avait donné la chambre numéro 22, comme ma date de naissance! Une chambre donnant sur le lac, côté soleil, bien éclairée! J'avais comme voisin de chambre, sur le coin, Ghislain Robillard, le « Maurice-Richard » du scolasticat à cause de ses habiletés au hockey! Il excellait dans tous les sports. De plus, il était beau garçon et il était très affable avec tout le monde. Le genre de personne que tout le monde aimerait avoir comme ami!

J'ai appris, plus tard, qu'il avait quitté la communauté (comme bien d'autres), qu'il avait formé un groupe de golfeurs d'anciens camarades d'études, qui étaient sortis de communauté, comme moi; et qu'il était décédé dans la force de l'âge d'un cancer de la prostate. Il était originaire de Chénéville, non loin de Saint-André-Avellin où j'ai vécu deux ans.

J'aurais bien aimé faire partie du groupe de golfeurs. Normand Kanemy, que j'ai rencontré par hasard au golf de Ste-Béatrix, m'avait donné des nouvelles de ce groupe. Normand habite Entrelacs dans Lanaudière et il dirige une chorale paroissiale.

L'été passa vite! Et j'ai beaucoup aimé mon travail de moniteur de camp de vacances pour jeunes garçons! Car, à cette époque, le camp était unisexe!

Après quelques jours de congé, ce fut la « retraite annuelle »! Quatre jours de prière, de réflexion et de conférences spirituelles, avant d'entreprendre la deuxième année de scolasticat et de brevet A.

*1963-1964-- Deuxième année de scolasticat et de brevet A.*

Ma vie, comme je m'en souviens...

L'année de mes nombreuses incertitudes et de remises en question.

Je n'étais plus certain de rien. Plus certain de vouloir enseigner, plus certain de vouloir demeurer en communauté... j'étais malheureux! J'ai voulu tout abandonner.

Une année difficile! Heureusement, le frère Bernard, le frère Maître m'a vraiment aidé à voir clair dans ma vie! Il m'a conseillé de tenir bon, de terminer ma deuxième année de brevet A et de voir comment je pouvais mieux m'adapter à la vie religieuse que j'avais choisie. Qu'il n'y avait que le temps qui pouvait m'aider à mieux voir ce que je voulais vraiment.

J'ai donc continué mes études et ai décidé de me donner du temps avant de décider si la vie en communauté était vraiment ce que je voulais.

J'aimais mes cours, j'aimais étudier et je réussissais assez bien! Surtout en français! Nous avions le frère Lévis Fortier comme prof de français! Le meilleur prof que j'ai eu! Il était très compétent et dynamique! Il possédait deux doctorats, dont celui en littérature. Sa thèse de doctorat, qu'il publia à la fin des années 50, portait sur le poète québécois Hector de Saint-Denys Garneau.

Il appréciait beaucoup mes compositions. Ce qui m'a grandement encouragé à poursuivre mes études. Comme l'avait fait le frère Jacques Carrière lors de ma première année de brevet A. Grâce à la patience du frère Jacques, mon prof de math, j'ai fait beaucoup de progrès dans cette matière! Suffisamment pour réussir ma deuxième année de brevet. Mais mon mal être ne se passait pas et il fallait peu de chose pour que mon moral se retrouve à plat.

Les fêtes de Noël cette année-là furent l'occasion de plusieurs déceptions. Je m'ennuyais de ma famille, n'ayant

## Chapitre 7 - Ma nouvelle famille

pas beaucoup d'amis religieux qui auraient pu compenser mon immense vide affectif. Comme l'anniversaire de ma mère était le 27 décembre, j'avais demandé au frère Maître d'aller souper dans ma famille. Il m'a répondu qu'il ne pouvait pas m'accorder cette permission et que je devais aller demander la permission au frère Provincial. Ce que j'ai fait avec le résultat qui était évident. J'essuyais un autre refus. Ce sera le début d'une série de déceptions!...

J'étais dépressif et, à part me confier au frère Maître, je n'avais aucun autre soutien que mes propres forces morales. J'ai finalement réussi à surmonter mes difficultés à force de me dire que bientôt j'irais mieux, une fois les examens de fin d'année réussis et le début du camp Boute-en-Train qui me permettait d'accomplir des tâches que j'aimais beaucoup accomplir.



André, moniteur au camp Boute-en-Train, premier de la deuxième rangée à gauche

Durant l'été on m'a confirmé que j'irais enseigner en septembre et que d'être dans une résidence, occupé à une

Ma vie, comme je m'en souviens...

tâche d'enseignement avec des enfants, m'aiderait à voir plus clairement ce que je voulais faire de ma vie.

Notre retraite spirituelle terminée et après avoir rangé le matériel utilisé durant le camp d'été, on m'envoya passer quelques jours au Centre de la maison de Rosemère pendant que les autres s'en allaient au Scolasticat Central prendre possession des lieux dans la résidence réservée à notre communauté.



André, à droite, dans la cour du juvénat à Chertsey

Ça me faisait tout drôle de me retrouver à Rosemère au Centre, la partie du collège réservée aux frères qui administraient la province de Montréal de la communauté ainsi que les frères préposés à l'entretien de cet immense domaine qu'était cette propriété de Rosemère. On m'assigna pour aider à diverses tâches, dont celle de laver quelques vitres!

Et, début septembre, on est venu me conduire à ma nouvelle résidence, ma première obédience en tant que religieux! J'étais propulsé, du jour au lendemain, dans la cour des

## Chapitre 7 - Ma nouvelle famille

grands. J'en étais tout étourdi! Trop de choses nouvelles se passaient beaucoup trop vite en même temps! Mais ça me grisait en même temps! Toutes ces nouvelles situations! J'avais l'impression d'avoir vieilli de quelques années en quelques jours.



De gauche à droite: les frères Wilfrid Larrivée, directeur; Bernard Anger; Albert Juteau; Eddy Nault; André Thérien

Cependant, j'étais un peu déçu et jaloux à la fois! Je ratais l'inauguration du Scolasticat Central de Montréal, auquel j'avais participé à installer les meubles dans les chambres des futurs étudiants, ainsi que les salles communes, dont l'immense salle de « récréation » avec sa table de billard et ses tables de ping-pong. J'avais hâte d'avoir ma chambre à moi et de pouvoir écouter de la musique dans le petit salon aménagé à cette fin avec ses fauteuils et ses divans tout neufs. Ce haut lieu du savoir tout neuf où je devais entreprendre ma troisième année de brevet A. J'étais tout excité à l'idée de fréquenter des religieux appartenant à d'autres communautés. C'était, je pense, une première!

Ma vie, comme je m'en souviens...

Ce scolasticat regroupait six communautés de religieux du Québec qui, en mettant en commun leurs ressources financières et intellectuelles, offraient à leurs membres une meilleure formation. J'aurais tellement aimé aller étudier à cet endroit! Nous aurions notre propre chambre et nous aurions les meilleurs professeurs qui soit.

Pendant que mes confrères d'études au scolasticat se préparaient à entreprendre leur 3<sup>ième</sup> année de Brevet A dans un Scolasticat Central tout beau et tout neuf, moi, on m'envoyait entreprendre ma première année d'enseignement. Pourquoi cette décision? Parce que je remettais en cause mon engagement dans la communauté. On m'envoyait gagner un peu d'argent pour rembourser la communauté advenant le cas où je décidais de la quitter. J'étais déçu de ne pas étrener le nouveau scolasticat.

Mais, en même temps, j'étais content d'aller enseigner! C'était également une très belle opportunité d'expérimenter le style de vie en résidence; une nouvelle liberté de mouvement, une plus grande autonomie, vivre en communauté avec moins de monde. Un avant-goût du style de vie que j'aurais si je décidais de demeurer en communauté.

C'était d'ailleurs le but de cet exercice. Je n'étais pas le seul à le vivre, d'ailleurs! Pour diverses raisons, plusieurs, comme moi, se remettaient en question.

Pour ma part, j'étais à la recherche, c'est drôle à dire, d'un milieu plus sain, psychologiquement, un milieu de vie où l'autre compte vraiment, ou l'autre est accepté comme il est, comme un vrai frère, que nous étions supposés être, avec sa personnalité propre, et non pas un être qui se dissout dans un tout. Un milieu de vie serein, aimant, charitable, respectueux de l'autre, qui reçoit favorablement une main tendue! Ce

milieu, je ne l'avais pas encore trouvé. Allais-je le trouver en résidence, dans une « fraternité » moins nombreuse?

Je pense l'avoir rencontré en partie. J'ai eu la chance et le bonheur de vivre une année de rêve avec des confrères généreux, fort sympathiques, avec lesquels je me suis senti immédiatement à l'aise. Dès le début de l'année scolaire, il s'est installé entre nous un climat de partage, d'entraide et de coopération. Nous étions trois à débiter notre carrière d'enseignant, et deux confrères plus expérimentés.

D'abord, je suis littéralement tombé en amour avec ma classe de 38 élèves et, je peux le dire maintenant, avec le métier de l'enseignement. J'ai réalisé que c'était cela que je voulais faire dans ma vie, et j'étais prêt à reprendre mes études pour y parvenir!

Mais pas en communauté! Plus l'année avançait plus je me voyais dans ma famille, que finalement, j'avais très peu eu l'occasion de fréquenter pour les raisons que vous connaissez, si vous avez lu le chapitre de mon cheminement scolaire. J'avais la certitude que mon bonheur et mon épanouissement personnel n'étaient pas en communauté.

Et l'avenir l'a confirmé! De plus en plus de religieux ont compris que leur épanouissement personnel était dans le monde ordinaire et non en communauté. Que s'il y avait une œuvre à accomplir, ce n'était plus tout vêtu de noir et vivant en vase clos que ça se réaliserait.

Le frère Maître, ainsi que plusieurs de mes enseignants firent de même, dont le frère Florian Jutras qui a écrit l'histoire de sa vie et qui abonde dans le même sens. La vie en communauté n'était plus le meilleur endroit pour répondre aux besoins de la société qui prenait de plus en plus ses distances envers la pratique religieuse. Et le religieux enseignant, tout comme le prêtre dans sa paroisse, n'avaient plus besoin de se différencier pour témoigner de leur foi.

J'étais bien avec mes élèves et je pense qu'ils m'appréciaient. C'était quand je rejoignais la résidence et mes confrères religieux que mon mal-être se manifestait le plus.

Le frère Eddy Nault s'en était aperçu et nous avons eu de longues conversations à propos de notre engagement dans la communauté.

Puis, moi j'ai quitté en juin et lui, est demeuré jusqu'à ce que mademoiselle Jeannine Landry, enseignante en 5<sup>e</sup> année, lui manifeste un certain intérêt et qu'ils décident de poursuivre leur vie ensemble. Le Frère Bernard Angers fit de même.

Il ne restait que le frère Wilfrid Larrivée, le directeur, et le frère Albert Juteau, le sous-directeur, qui demeureront en communauté jusqu'à leur décès.

Ce dernier, un bon et si sympathique monsieur, était toujours d'humeur égale et il ne s'en faisait pas avec la vie. Il avait obtenu du frère Larrivée, notre directeur, l'autorisation de fumer le cigare, qui coûtait beaucoup plus cher que la cigarette ou même la pipe! Mais ce bon religieux, par respect pour ses élèves, ne fumait pas les jours de classe, pour ne pas avoir une haleine de cigare. Les frères devaient demander à leur directeur immédiat la permission de fumer, à certaines conditions, comme ne pas fumer en public et fumer seulement dans la salle de séjour.<sup>2</sup>

Le vendredi 24 juin 1966, après le déjeuner, je suis monté à ma chambre enlever mon crucifix et ma soutane, les ai déposés sur mon lit, ai descendu ma grosse malle avec l'aide du frère Eddy Nault, et on m'a fait venir un taxi qui m'amènerait chez nous, au 7799 rue St-Denis, dans ma famille.

---

<sup>2</sup> Le frère Juteau nous a quitté le 22 janvier 2018 à l'âge de 91 ans, après 72 ans de vie religieuse.

## Chapitre 7 - Ma nouvelle famille

Avant de partir, le frère directeur me souhaita bonne chance et me donna une enveloppe dans laquelle il y avait 250\$, la dernière paie de mon année scolaire en tant qu'enseignant de la classe de 6<sup>e</sup> année à l'école François-Lafèche. Ce qui mettait fin à huit années dans la communauté des frères du Sacré-Cœur.



## **Chapitre 8 - 1966-1967 - Retour « dans le monde » et reprise des cours à l'École normale**

Le retour à la vie familiale bousculait un peu la famille qui vivait dans un 4 ½.

On ajouta un lit simple dans la chambre donnant sur le balcon, dans laquelle Richard couchait. Il ne me sembla pas trop bousculé de cette situation. Il m'a même aidé à faire un peu de ménage dans ses affaires pour me faire plus de place. Il a même consenti à me prêter son bureau afin que je puisse faire mes travaux scolaires.

Le lendemain, je partais à la recherche d'un emploi d'été que j'ai trouvé la journée même, à l'hôpital Notre-Dame, au service de l'entretien ménager. J'ai frappé à la porte, malgré l'affiche indiquant qu'on ne prenait plus d'étudiants pour un emploi d'été. On avait justement un poste à combler. Je débutai le lendemain soir à 11 heures.

Ma vie, comme je m'en souviens...

Il restait à m'assurer une place à l'École normale. Je suis allé en premier lieu à l'École normale Jacques-Cartier, sur la rue Sherbrooke est, en face de la Bibliothèque nationale; complet m'a-t-on dit après avoir regardé mon dossier scolaire que j'avais fait venir du frère Ronald, le préfet des études de Rosemère. On m'a dit d'aller voir la direction de l'École normale Ville-Marie, sur Papineau, au nord de Montréal, que ce serait plus près de mon domicile.

Ce que j'ai fait le lendemain. Un édifice en location dans un immeuble de manufactures. On m'a accepté tout de suite. Je devais me présenter fin août au secrétariat pour recevoir mon horaire des cours que je devais suivre. J'étais soulagé! Un peu déçu du contexte dans lequel les cours seraient dispensés. Un seul petit escalier pour des centaines d'étudiants! Gare au feu!

L'été passa. Mon emploi me plaisait et mon patron était très satisfait de mon travail. Il était agréablement surpris de voir que je me débrouillais si bien. Mon prochain emploi d'été était garanti!

Comme je travaillais de nuit, je dormais le jour. Après m'être rafraîchi à l'eau froide, - le chauffe-eau au gaz n'était pas en fonction automatiquement; on devait allumer le serpentín pour réchauffer l'eau. Ça n'en valait pas la peine! - je me levais vers 15 heures, je prenais une collation, puis m'installais avec une berçante sur le balcon pour lire jusqu'au souper.

Je finissais de travailler le samedi matin et ne reprenais le travail que le lundi soir. La nuit du lundi était longue, car je m'étais levé le lundi matin en même temps que les autres, et ne me recouchais que le mardi matin, 24 heures plus tard!

L'été passa vite! Je ramassais mon argent pour l'année à venir, car je ne voulais pas avoir un travail à temps partiel

Chapitre 8 - 1966-1967 - Retour « dans le monde » et reprise des cours à l'École normale

pendant mes études. Je trouvais que mes études me prendraient tout mon temps. Je donnais un peu d'argent à maman pour l'aider à payer la nourriture. Elle travaillait le jour pour le service social en allant aider les mères qui se remettaient de leur accouchement. Le soir, elle lavait et repassait des chemises pour une buanderie du quartier. Je faisais aussi un peu de ménage afin qu'elle n'ait pas tout à faire la fin de semaine.

Francine fréquentait le secondaire au secteur commercial. Elle apprenait la tenue de bureau, l'écriture rapide - sténographie - et la dactylo. Elle réussissait assez bien et les religieuses de l'école étaient très satisfaites de son travail.

Je lisais des livres de sociologie, comme par exemple « Le lieu de l'homme » du sociologue québécois Fernand Dumont, et les romans de François Mauriac. J'étais sérieux, trop! Disait ma mère qui trouvait que je ne sortais pas assez. Elle me demandait parfois, si une fille m'intéressait! Elle était inquiète!

J'étais encore croyant et j'allais à la messe le dimanche. Je ne me souviens pas quand j'ai commencé à espacer la messe dominicale et la pratique tout court! Mais, c'est arrivé! C'était dans l'air du temps.

Les prêtres faisaient pourtant tout pour garder leurs paroissiens, au moins pour la messe dominicale. Ils accueillait leurs fidèles sur le porche de l'église, ils tentaient de personnaliser le moment, mais c'était déjà un peu tard. Ils avaient trop misé sur la crainte du feu éternel de la part des fidèles. Mais ceux-ci n'y croyaient plus. Ils refusaient de croire en un Dieu vengeur qui punissaient ceux qui sortaient du chemin tracé par eux. Ils voulaient croire en un Dieu aimant et généreux.

Ma vie, comme je m'en souviens...

Je jouais au tennis avec les gens qui se regroupaient aux terrains de tennis du parc Jarry ou du parc Lafontaine. J'allais au cinéma les fins de semaines, mes seuls jours de congé. C'était l'époque des films de Woody Allen et d'Ingmar Bergman.

Fin août arriva rapidement et j'ai terminé à l'hôpital une semaine avant le début des cours. Ce qui fut une erreur! Je m'en faisais pour la semaine de paie que j'aurais pu avoir de plus pour passer l'année. Je pensais à mes cours à venir. Je savais que les cours de maths et de français étaient terminés et que j'allais avoir des cours que je n'avais jamais suivis auparavant, comme la psycho, la pédagogie, la didactique; et j'avais hâte de voir comment ça se passerait.

L'atmosphère de l'école était très différente de ce que j'avais connu. Tout m'était étranger! Je ne connaissais personne; il y avait des filles; de la fumée partout dans la cafétéria où nous devions attendre de savoir dans quelle salle de cours chacun irait. J'avais en main la liste des cours que je suivrais, avec le nom des professeurs mais le numéro des salles nous serait donné la première journée.

Mon premier cours fut le cours de psychogénèse donné par une jolie dame qui fumait pendant qu'elle donnait son cours! Nous l'aimions beaucoup! Elle ne se prenait pas pour une autre, étant elle-même étudiante à la maîtrise en psycho à l'Université de Montréal.

Le cours suivant était donné par un monsieur qui disait qu'il ne donnerait pas de cours. Ce cours portait le nom « Histoire de la pédagogie ». Le cours consisterait à choisir parmi la liste des différents grands penseurs de la pédagogie, allant de l'antiquité à nos jours, comme Aristote, Jean-Jacques Rousseau, Maria Montessori, Célestin Freinet, entre autres, qu'il allait nous présenter brièvement. J'ai choisi Jean-

## Chapitre 8 - 1966-1967 - Retour « dans le monde » et reprise des cours à l'École normale

Jacques Rousseau et j'ai décidé que je présenterais sa conception de l'éducation à partir du livre : « Émile ou de l'Éducation » paru en 1762.

J'ai rarement rencontré un professeur aussi prétentieux et imbu de sa personne!

Au début, je croyais être le seul à le voir ainsi, lorsque j'ai entendu des commentaires provenant d'un groupe d'étudiants à la sortie du cours. Ils n'en revenaient pas, eux non plus, de voir une personne, surtout un prof de pédagogie, être aussi manifestement hautain. Un prof de pédagogie qui ne mettait pas en pratique ce qu'il enseignait !

J'étais dans le vrai monde! Le mot « école » était un grand mot, car l'édifice était surtout occupé par des entreprises manufacturières et n'avait aucunement l'apparence d'une école, supérieure, en plus.

Mais ça n'a duré qu'un an! En mai, à la fin des cours, l'École normale Ville-Marie emménageait son savoir dans l'ancien collège classique Collège Saint-Laurent, que les pères de Sainte-Croix ont loué au gouvernement, le temps que l'Université du Québec, nouvellement fondée, s'organise et trouve des locaux pour s'installer.

Cet été-là, je reprenais mon travail à l'Hôpital Notre-Dame au service de l'entretien ménager. Je me suis fait des amies étudiantes qui travaillaient également à l'entretien ménager.

Il y avait quatre filles avec qui nous prenions nos repas du midi. Il y avait les sœurs Dublain, Rachel, la blonde et Marcelle, la brunette aux cheveux bouclés, ainsi que Danielle et Charlotte. Ces filles venaient de Jonquière, au Saguenay. Elles avaient loué un appartement ensemble pour l'été.

Ma vie, comme je m'en souviens...

Lorsque nous avons la fin de semaine libre, nous en profitons pour visiter la ville et l'Exposition universelle qui se tenait à l'île Ste-Hélène. Elles habitaient en région éloignée et elles en profitaient pour faire du tourisme dans leurs moments de congé. Revenus chez elles, nous écoutions du Bre! Sa fameuse chanson « Ne me quitte pas » que nous connaissions par cœur à force de l'écouter! Mais notre préféré était Aznavour! Nous entonnions ensemble « La Bohème », « Hier encore » ou « Paris au mois d'août ».

Un dimanche, 7 juillet, nous nous sommes donné rendez-vous au Jardin botanique de Montréal. Nous avons pris plusieurs photos dans ce site enchanteur afin d'immortaliser ces vacances ainsi que la belle camaraderie qui s'était installée entre nous au fil des jours!



De gauche à droite : Rachel, Michèle, et un confrère de travail

Chapitre 8 - 1966-1967 - Retour « dans le monde » et reprise des cours à l'École normale



Rachel et Michèle au Jardin Botanique

Mais nous savions que nous ne nous reverrions probablement jamais. La vie filait à vitesse grand V! Sans nous en apercevoir, nous nous sommes retrouvés fin août!

Les études allaient reprendre. Nous nous étions donnés quelques jours de vacances avant que chacun retourne chez soi!

Je tenais un journal intime! Voici ce que j'y ai retrouvé!

*Jeudi, le 18 juillet 1968*

*« Depuis quelques jours, le mercure atteint et dépasse facilement 90 degré durant la journée. C'est très pénible de travailler à l'hôpital sous une chaleur pareille. Mais la vue des patients qui transpirent dans leur lit et qui ne savent plus quelle position adopter et qui cherchent désespérément un coin de drap frais,*

Ma vie, comme je m'en souviens...

*nous console rapidement et nous fait mieux accepter notre sort moins pénible.*

*Dimanche, le 7 juillet, j'ai passé un après-midi fort agréable en compagnie de Rachel Dublain et sa sœur, Marcelle. Nous sommes allés nous promener dans le Jardin botanique. Nous avons beaucoup causé. La présence de Rachel m'est particulièrement agréable! Nous nous entendons très bien! »*



Moi, au Jardin Botanique

*Samedi, 27 juillet 1968*

*« Hier, au dîner, Rachel et moi avons parlé de son ami Michel. C'est un copain d'Arvida qui semble s'intéresser à Rachel. Il semble lui être sympathique également. Elle m'a dit qu'il aurait peut-être l'occasion de venir la voir cette fin de semaine-ci. C'est pourquoi j'ai renoncé à mon projet de l'inviter à aller danser ce soir.*

*Pourquoi avons-nous parlé de Michel hier? Je me demande si ce n'est pas parce que nous éprouvons tous deux le besoin inconscient de mettre quelqu'un entre nous afin d'éviter que nous nous attachions trop l'un à l'autre. Tant de choses s'opposent à ce que nous nous aimions, que cette présence devient nécessaire afin de nous empêcher d'aller trop loin dans nos sentiments. Elle n'a que 19 ans et je viens d'en avoir 24; elle entreprend trois années d'études universitaires alors que moi, je termine les miennes, du moins pour un temps. Elle, demeure à Arvida et moi à Montréal, à 400 milles de distance. Michel, lui, est sûrement plus de son âge; il est encore étudiant et il demeure à Arvida même. Il semble beaucoup plus normal et naturel qu'elle s'attache à lui plutôt qu'à moi. Sans parler qu'il se peut qu'il réponde davantage à ses goûts et à sa personnalité que moi.*

*Que suis-je, en somme, pour elle? Un copain de vacances, comme je l'ai écrit au verso d'une photo d'elle. Nous nous sommes rencontrés par hasard à l'hôpital et nous nous sommes revus, ensuite, par accident!*

*Que puis-je vraiment prétendre représenter pour elle? Elle est sympathique, belle, et très attachante! C'est normal que je me sois intéressé à elle. De mon côté, mon talent de fin causeur, un certain charme physique et intellectuel, sans parler du prestige gratuit de ma profession, ont sans doute attiré son attention. Nous avons eu d'agréables discussions et passés de merveilleux moments ensemble. Ce qui aurait pu être l'occasion d'une rencontre sérieuse, riche en perspective d'avenir, n'aura été, en réalité, qu'une agréable idylle de vacances. Il faut que je me fasse une raison et ne pas prétendre à plus que je ne dois.*

Ma vie, comme je m'en souviens...

*C'est déjà merveilleux que je l'aie croisée sur ma route. Ce fut agréable et enrichissant. J'espère seulement lui avoir apporté quelque chose de valable de ma personne et un enrichissement. »*

Un soir, vers 10 heures, revenant d'être allé saluer des confrères religieux avec qui j'avais enseigné cette année, je suis passé devant leur appartement sur la rue Villeray. J'ai aperçu Marcelle qui était en train d'étendre du linge sur le balcon de leur appartement. Je lui ai envoyé la main et elle m'a invité à monter prendre un café.

Voici ce que j'avais écrit dans mon Journal ce mardi, 6 août 1968.

*« Les filles étaient en tenue de nuit! Rachel lisait dans son lit, Charlotte essayait de dormir et Marcelle et Danielle se lavaient un peu de linge.*

*Après quelques moments de gêne, affairées à se trouver un kimono, Rachel avait enfilé un kimono chinois qu'elle trouvait trop court et trop peu modeste par-dessus son « baby doll » et elle finit par l'échanger avec celui de Danielle qui s'en accommoda, moins gênée de montrer sa petite tenue de nuit.*

*Nous avons mangé un peu, puis nous sommes passés au salon écouter le disque de Charles Aznavour. Marcelle décide de copier les paroles des chansons. Peu de temps après nous étions tous groupés autour d'elle, lui aidant à retenir des bribes de phrases qu'elle s'empressait de griffonner.*

*Danielle m'a donné l'impression d'être une fille très dynamique et très gaie. Elle était le Boute en Train qui communiquait à tous son enthousiasme.*

Chapitre 8 - 1966-1967 - Retour « dans le monde » et reprise des cours à l'École normale

*Il lui prit l'envie de danser. Elle danse merveilleusement. Elle s'est mise en frais de m'apprendre le cha-cha-cha que je ne parvenais pas à attraper correctement. J'ai suggéré de valser. Ce qui fut beaucoup mieux! Enfin, j'ai essayé la polka que j'ai escamotée passablement, attirant sur moi les rires de Rachel et de Marcelle.*

*Entre-temps, Anne-Marie est revenue du théâtre avec un Vietnamien que j'ai accompagné jusqu'au au métro vers une heure du matin. »*

*Conclusion*

L'histoire de ma vie, de ma naissance à l'âge adulte, se termine avec le début de ma carrière d'enseignant.

Notre vie d'adulte commence véritablement avec un emploi régulier et permanent, nous assurant d'un revenu nous permettant d'être enfin autonome.

Après autant d'années passées à aller d'un endroit à l'autre, si je n'ai pas développé une aptitude à m'habituer au changement, je ne l'aurai jamais appris! Bienvenue un peu de stabilité dans ma vie!

De ma naissance à Hull à mes débuts d'enseignement, j'aurai demeuré dans 15 endroits différents. Avec autant d'intervenants qui ont laissé leur empreinte sur ma personnalité et mon esprit.

Un parcours atypique où je n'ai rencontré que des gens qui me voulaient du bien. Et qui m'auront apporté, chacun à sa façon, un bagage de vie que mes parents biologiques n'auraient pu m'apporter à eux seuls.

On dit souvent qu'on ne transmet que ce que l'on a reçu! Et, je dois avouer bien humblement que mes parents avaient reçu très peu au plan scolaire et culturel. Nos parents étaient entourés de nombreux frères et sœurs qui se sont beaucoup

Ma vie, comme je m'en souviens...

entraînés et aimés, faute de pouvoir s'instruire. Plusieurs de mes oncles et tantes, ainsi que mon père, n'étaient pas ou peu scolarisés, devant aller très tôt sur le marché du travail pour subsister. Les raisons étaient nombreuses, et ce n'était pas par mauvaise volonté. C'était la conjoncture dans laquelle ils étaient nés et élevés : la Guerre 1914-18, puis la crise économique du début des années 20, ainsi que la Guerre 1939-45.

Ce qui fait que j'ai pu apprendre beaucoup en partant de chez moi. Mais, rien n'est parfait! Sur le plan émotif et affectif, il me faudra attendre l'âge adulte pour être enfin comblé sur ce plan. Nos parents nous aimaient mais ne nous le manifestaient pas à la manière d'aujourd'hui. Nous avions l'essentiel! Un toit, vêtus chaudement, et à manger! Qu'avions-nous besoin de plus?

Le tome deux de cette histoire de ma vie, à venir, traitera justement de cette période adulte remplie de belles rencontres et d'un travail qui feront de moi l'homme que je suis maintenant. C'est cet homme que vous découvrirez dans cette deuxième et dernière partie.

À bientôt!

André

Saint-Calixte, le 15 mars 2021

